

1563 - Jean van Waesberghe - Trésor des Amadis - Anvers Musée Plantin-Moretus

Auteurs : Montalvo, Garci Rodríguez

Description matérielle de l'exemplaire

Format 8°

Pages de l'exemplaire

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

95 Fichier(s)

Généralités sur l'exemplaire

Référence ThRenThRen_982

Titre long LE // THRESOR DES AMADIS // CONTENANT LES EPITRES, // Complaintes, Concions, Harangues, Deffis, & Car- // tels, Recueillis des douze Liures d'Amadis de // Gaule : pour servir d'exemple, à ceux // qui desirent apprendre à bien es- // crire Mißiues, ou parler // François. // [Marque typographique] // A Anuers, Chez Iean VVaesberghe sus le // Cemitiere nostre Dame, à l'Escu // de Flandres. 1563. // AVEC PRIVILEGE.

Imprimeur(s)-libraire(s) Waesberge, Jan (van)

Date 1563

Identification de l'exemplaire

Lieu de conservation et cote Antwerpen (Be), Museum Plantin-Moretus, R 11.38

Lien vers la notice du catalogue de l'institution de conservation [Museum Plantin-Moretus](#)

Sources de la numérisation Peter Maes/Museum Plantin-Moretus

Type de numérisation Numérisation partielle

Autres exemplaires localisés

- München (De), Bayerische Staatsbibliothek, [P.o.hisp. 14 m](#)
- Wolfenbüttel (De), Herzog August Bibliothek, [A: 80 Eth.](#)
- Wroclaw (Pl), Biblioteka Uniwersytecka, [450216](#)

Marques d'appropriation

Présence d'annotations manuscritesL'exemplaire comprend de nombreux passages soulignés, le plus souvent très brefs, se réduisant à une phrase ou à une expression.

Indications sur la notice

Contributeur

- Réach-Ngô, Anne
- Vervent-Giraud, Sylvie (révision)

Droits

- Image(s) : Peter Maes/Museum Plantin-Moretus
- Notice : Anne Réach-Ngô (UHA, IUUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Citer cette page

Montalvo, Garci Rodríguez, 1563 - Jean van Waesberghe - Trésor des Amadis - Anvers Musée Plantin-Moretus, 1563

Anne Réach-Ngô (UHA, IUUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ThresorsRenaissance/items/show/982>

Copier

Notice créée par [Anne Réach-Ngô](#) Notice créée le 19/10/2016 Dernière modification le 31/07/2024

LE
THRESOR DES AMADIS
CONTENANT LES EPITRES,
Complaintes, Concions, Harangues, Dessis, & Car-
tels, Recueillis des douze Liures d'Amadis de
Gaule : pour servir d'exemple, à ceux
qui desirent apprendre à bien es-
crire Missives, ou parler
François.



A Anuers, Chez Iean VVaesberghe sus le
Cemitiere nostre Dame, à l'Escu
de Flandres. 1563.

AVEC PRIVILEGE.



A V X L E C T E U R S .

Ln'est point de besoing (amyables
lecteurs) que je vous face entendre,
combien le liure d'Amadis a eu de
faueur enuers tous bons esprits tant
pour la fluidité de son langage, que
pour les belles & grandes Harangues, Concions,
Lettres, Cartels, Deuis, & Pourparlers contenuz
en iceluy: & aussi pour la disposition de ses com-
ptes tant bien deduiçts & entretenuz, qu'il est (ce
me semble) peu possible d'escrire, & traicter mi-
eux, ny plus à propos: jaçoit qu'aucuns (estimans
faire plus grand' chose) ont aucunement desdai-
gné l'œuvre. Mais il ne s'en fault esmerveiller, pour
l'audace & vantance, que ces nouueaux escriuains
se vendiquent, ne trouuans rien bon, que ce qui
sort de leur boutique, & braue inuention, esti-
mans tous autres escrits comme chose legere, &
de petit pris. Aucuns aussi ont eu ceste opinion,
que ledict liure ne deuoit estre receu, pour les pro-
pos fabuleux & lascifs y contenuz, & que cela est
defendu par la saincte escripture. Mais à tels je re-
ponds, que ledict liure (estant prins en bonne
part) ne donne occasion de lasciuete, ny aucun ta-
lent de mal faire: car quand il parle d'Amour, il
recite (comme par exemplaire) les traux, mise-
res, & calamitez prouenans d'iceluy: du mariage
& chaste amour, il en parle en plusieurs endrois
saintement: traictant de la guerre, il demonstre qu'il
est raisonnable aux Roys & grans seigneurs, de
prendre les armes pour defendre leurs sujects, ou
(quand

A V X L E C T E V R S.

(quand la guerre cesse en leurs pays) de courir à main armée contre les payens, Turcs, Sarrazins, & infideles, pour, en ce faisant, glorifier & illustrer nostre religion tressaincte & chrestienne. Bref, lon peut recueillir à la lecture d'iceluy maints autres fruiets. Ce que considerant, & aussi que le plus grand fruiet, qu'on peut recueillir audict liure, consiste esdictes harangues, lettres, epistres, & graues concions, en iceluy liure contenuz: les ay bien voulu extraire & retirer dudit liure d'Amadis vous auisant, que, le tout diligemment veu, le bon esprit trouuera le moyen & grace de haranguer, concionner, parler, & escrire de to⁹ affaires qui s'offriront deuant les yeux, & pourra le tout promptement accommoder & adapter, selon les occurrences de ce qui se presentera deuant luy: joint que le sommaire, que j'ay mis sur chacune harangue, ou lettre luy en donnera le moyen, & aduertissement. Et d'auantage, sera ledit œuure par mon moyen rendu si commun, que j'espere, qu'on prendra en bonne part mon petit labeur. Or je vous pry donc (lecteurs beneuoles) d'auoir pour agreable mon entreprise, à fin de me donner courage d'entreprendre chose, ou vous puissiez prendre meilleur fruiet. A Dieu.

TABLE DES MATIERES
CONTENUES EN CE RECUEIL DES
Harangues, Epitres, Complaintes, et autres telles choses ex-
traites des douze Liures d'Amadis de Gaule, reduites par
lieux communs, pour plus facilement trouuer la maniere d'es-
crire Lettres missiues, selon l'argument qu'on veut
deduire. a. signifie la premiere Page ou cõse
du feillet: b. la seconde.

Maniere de declarer son auis, de demander, ou donner con-
seil de quelque chose à ses seigneurs, amis, parens, alicui, ou
sujets. Feillet premier, Page a & b. 6.a.

1.b. 19.b. 26.a. 27.b. 28.b. 41.a & b. 43.a. 44.b.
46.b. 47.a. 49.b. 50.a. 52.a. 53.a. 60.a. 61.a.
63.a & b. 65.a. 68.b. 69.b. 71.a & b. 74.a 84.b. 89.b.
124.a. 128.b. 134.a. 144.b.

Maniere d'escrire, ou dire qu'on accepte le conseil donné.
Feillet. 64.b. 65.b.

Maniere de demander ou declarer à quelqu'un sa delibera-
tion, touchant quelque affaire. Feillet 55.b. 70.a.
72.a. 155.a.

Maniere de prier quelqu'un de faire quelque chose, ou de
montrer favorable. 7.a. 11.b. 22.b. 23.b. 26.a.
31.a. 33.b. 44.a. 45.b. 51.b. 56.a. 58.a. 73.a. 78.a.
85.a. 98.b. 112.a. 127.a. 137.b. 141.b. 153.b. 161.a.
164.a. 166.b.

Manieres de recommander quelque chose à quelqu'un,
& de reciter quelque chose aduenue. Feillet 30.a. 60.b.
66.a. 67.b. 81.b. 85.b. 132.b. 134.b. 160.a. 162.a.
165.b.

Maniere d'accorder, promettre, & refuser quelque chose
à quelqu'un. Feillet 54.a. 72.a. 73.b. 104.b. 112.b.
120.b. 155.a. 159.a.

Manieres de declarer à quelqu'un la bõne affection qu'on
a pour lui.

LA TABLE.

lui porte. Fe. 56.b. 74.b. 100.a.

Maniere d'escrire, voulant recompenser ou donner quelque chose à quelqu'un. Feillet 75.b. 79.b.

Manieres de louer, priser, ou respondre aus louanges de quel qu'un. Feillet 37.a. 38.b. 40.b. 49.a. 59.a. 53.b. 92.a. 100.b. 111.b. 135.b.

Manieres de rendre graces à quelqu'un. Fei. 37.a & b. 55.b. 120.a.

Manieres d'escrire quand on veut complaire a quelqu'un. Feillet 8.b. 23.a.

Manieres d'escrire, ou dire propos amoureux. Feillet 86.b. 87.b. 97.a & b. 101.b. 102.a & b. 103.a. 105.a. 108.b. 118.a. 131.a. 132.a & b. 138.b. 139.b. 140.a. 149.a. 154.a. 158.a & b. 169.a. 170.a. 173.b. 174.a. 175.a & b. 176.a & b. 178.a. 179.b. 181.a & b.

Maniere de s'excuser (en s'accusant) des fautes commises, au prejudice de quelqu'un. Feillet 12.b. 19.a. 122.b. 123.b. 125.b. 159.b.

Maniere de s'excuser de ce dont on pourroit estre taxé. Feillet 20.b. 27.b. 93.b. 95.a. 107.a. 138.a. 140.b. 142.a. 143.a & b.

Maniere de s'accuser, & demander pardon. Feillet. 93.a. 104.b. 114.b.

Complaintes, & regrets diuers. Feillet 9.b. 10.a. 11.b. 12.a. 13.b. 26.b. 31.a & b. 33.a. 36.b. 39.a. 40.a. 50.b. 76.a. 77.a. 79.a. 99.a. 104.a. 115.b. 116.a. 118.b. 122.a. 157.b. 161.b. 165.b. 168.a. 170.a. 171.a & b. 172.b. 177.a. 180.a.

Manieres d'inciter quelqu'un à plutôt secourir ce qui est en danger que s'amuser à plaindre quelque accident. Feillet. 10.b. 14.a.

Manieres de consoler quelqu'un. Feillet 11.a. 12.b. 34.a. 38.b. 42.b. 51.a. 52.a. 59.b. 77.b. 78.b. 80.b. 112.b. 118.b. 119.a. 167.b.

Maniere de declarer sa reioissance par escrit ou parolle.

LA TABLE.

Feillet	12.b. 128.a. 133.a.
Manieres de se plaindre à quelqu'un, luy demandant aide & confort.	Feillet 16.a. 40.b. 42.b. 58.b. 82.b. 93.b. 143.b. 148.a. 149.a.
Maniere de reprendre, ou tancer quelqu'un soit par écrit, ou parolles.	Feil. 5.a. 6.b. 17.b. 26.a. 28.a.
Manieres de menacer, ou resppondre aus menaces d'autrui.	Feillet 21.a. 27.a. 29.a. 85.a & b. 91.b. 113.b. 164.b.
Maniere d'accuser ou reprocher quelque chose à quelqu'un	Feillet 21.b. 23.b. 24.b. 25.a. 27.a & b. 47.b. 48.b. 62.a. 66.b. 69.b. 105.a.
Maniere d'injurier, ou accuser quelqu'un de desloyauté.	Feillet 5.a. 76.b. 83.a. 90.b. 105.a. 116.a. 124.b.
Maniere de prendre ou donner congé.	23.b. 25.a. 37.b. 38.a.
Harangues pour inciter ses vassaux, amis, ou aliés à prendre les armes, & encourager les soudars prêts de combattre.	Feillet 4.a. 7.b. 8.a. 16.b. 17.a. 29.b. 32.a & b. 34.a & b. 35.a. 50.a. 75.a. 79.b. 90.a. 117.a. 149.b. 150.a & b. 155.b. 156.b.
Maniere de deffier quelqu'un, pour soi, ou pour autre.	Feillet 14.b. 15.a. 29.a. 84.a. 87.b. 88.b. 91.a. 94.a. 98.a. 106.a. 109.b. 121.a. 146.a. 148.a. 151.a. 152.a.
Maniere d'accepter ou refuser le deffement.	Feillet 14.b. 15.b. 21.a. 83.b. 84.a. 94.b. 108.a. 109.b. 110.b. 119.a. 147.a. 148.b. 151.b. 152.b.
Maniere de se rendre prisonnier, & vaincu de quelqu'un	Feillet 76.b. 111.a.
Maniere d'escrire, ou prononcer quelque chose en maniere de prophetie.	Feillet 15.b. 16.a. 19.b. 20.a & b. 91.b. 137.a.



RECVEIL DES HARAN-
GUES, EPITRES, COM-
plainctes, & autres choses, les
plus excellentes de tous
les liures d'Amadis
de Gaule.

*La harangue du Damoyse de la mer aux Soldats Gau-
lois, les exhortant à la bataille. au premier liure, sur la
fin du neufiesme chapitre.*

MEs compagnons & amis, ayons bon
cœur, chacun face cognoistre sa ver-
tu, & luy souuienne de l'estime,
que les Gaulois ont par armes ac-
quise. Nous auons affaire à gens es-
tonnez & demy vaincus: ne vueillons mainte-
nant faire eschange à eux, preians leur crainte,
& leur quittans nostre victoire: car s'ils voyent
seulement voz visages asseurez, je suis seur qu'ils
ne les pourront souffrir. Donnons dedans: car
Dieu nous ayde

*La harangue de Lisuard Roy de la grande Bretagne,
à ses suiets & amys, les exhortant de luy bailler*

DV I. LIVRE

*conseil . au premier liure , sur le commencement du
chapitre 33 .*

MEs amys , nul de vous n'est ignorant des graces qu'il a pleu à nostre Seigneur me faire, me rendant le plus grand seigneur terrien qui soit aujourd'huy en toutes les isles de l'Ocean: parquoy il me semble raisonnable que, tout ainsi que nous sommes en ces pays les premiers, aussi nous ne soyons seconds à nul autre Prince, pour luy en rendre graces immortelles par bonnes & vertueuses œuures, auxquelles nous deuons arrester . A ceste cause je vous prie & commande (d'autant que les Roys sont chefs des Monarchies, & vous les membres) que vous aduisez tous ensemble à me conseiller en voz consciences, sur ce qu'il vous semblera pour le meilleur que je doy faire, tant pour le soulagement de mes suiets, que pour l'entretenement & augmentatiō de nostre estat: vous asseurant, mes amys, que je suis deliberé de vous croire, comme mes loyaux & fideles suiets . Pourtant je vous prie de rechef, que sans aucune crainte chacun aduise particulièrement & en general, à ce qu'il vous semblera nous deuoir estre recomandé

*La harangue de Seroloys le Flammant Comte de Clart,
qu'il dit au conseil, pour les induire à ce que le Roy
Lisuard doit entendre pour l'utilité de son royaume
au mesme liure.*

MEs Seigneurs , vous avez tous entendu le bon zele que le Roy a au gouuernement, non seulement de la republique de son Royaume
mal

mais particulièrement à l'augmentation & honneur de Cheualerie, laquelle il desire entretenir en plus grande prééminence qu'elle ne fut oncques. Et pourtant, mes seigneurs, (sauf meilleure opinion) il me semble, pour faire à l'intention de nostre Prince, que nous deuons tous luy conseiller, qu'il se face fort d'argent & de gens: car ils sont les nerfs & esprits de guerre & de paix, par le moyen desquels tous Roys de la terre sont maintenuz en leurs puissances & autoritez, attendu qu'il est certain que le grand tresor est pour soudoyer les gens-d'armes qui font les Roys regner, lequel ne doit estre pour nulle occasion ailleurs dependu, autrement ce seroit vn vray sacrilege, puis qu'il se nomme sacré. Et ce faisant il pourra maintenir ses estats en tranquillité, & faire glorieuses conquestes contre ceux qu'il voudra entreprendre. Et pourcecores mieux y paruenir, il doit chercher par moyens & recouurer tous les bons Cheualiers dont il sera aduerty, tant estrangers qu'autres, leur faisant maintes liberalitez, par lesquelles sa renommée volera par tout le monde, qui acheminera en son seruice les plus loingrains de la terre, pour l'esperance qu'ils auront de rapporter le digne fruiet de leur labeur. A l'ayde desquels il se pourra aysement faire Monarque, sur tous les Princes de l'Occidēt & Septentrion: car il n'a jamais esté leu ou entendu, qu'aucuns Princes se soyent faiets grands, sinon celuy qui achere & attire à soy les bons Cheualiers: le dy achere, en les fauorissant, honorant, & distribuant leurs richesses.

DV I. LIVRE

chesses & tresors, qui ne leur ont gueres faict de faulte, ains en ont conquis de plus grans en pour suyuant leurs victoires.

La harangue de Barfinan seigneur de Sansuegue, qu'il tint au conseil contre la precedente de Seroloys, ou il les exhorte de ne se tromper en mauuais conseil. au premier liure.

IL semble, Seigneurs, à veoir voz contenance, que l'opinion du Comte de Clare soit du tout approuuée: car je voy desia le plus de vous accorder à son dire, sans auoir ouy debatre au contraire: toutesfois j'espere faire presentement cognoistre à tous vous autres mes Seigneurs (& au Roy cy apres) de combien je desire estre amy à luy & à vous, & à tout son royaume. Le Comte de Clare a n'agueres mis en auant que le Roy vostre maistre se doit fortifier, par la force & multitude des cheualiers estranges qu'il conseille estre appelez, voire de toutes les pars du monde: certes si son opinion est creué, & que vous vous oubliez tant de la suyure, je suis seur que deuant qu'il soit peu de temps la quantité d'iceux sera tant extreme, que vostre Roy, qui est bon prince & liberal, les voulant congratuler & auantager, ne leur donnera seulement ce qu'il est coustumier de vous donner: mais vous osterà de vostre propre, pour plus les auantager, attendu que naturellement toutes choses nouvelles & non acquises nous plaisent. Par ainsi quelques seruices que vous faciez, ne tant bons puissiez vous estre, vous tomberez en son desdain & en oubli, & eux estrangers vous leue-
ront

ront du siege qui maintenant vous promet seur
repos: pourtant, mes seigneurs. premier, que con-
clure, ce faict me samble de telle & si grâde impor-
tance, que vous deuez tous y aduiser, avec bonne
& meure deliberation de voz sages iugemens. l'e-
stime bien qu'il n'y a nul de l'assistance qui presu-
me de moy que j'en parle autrement que raison
& la bonne amour que je vous porte m'admone-
ste: car (graces à Dieu) je suis tel, qu'aysement ie me
puis autant bien passer du plus grand Prince mō
voisin, qu'il fera de moy: mais me trouuant en si
noble compagnie, en laquelle j'ay receu tant d'hō-
neur & faueur, j'aymerois mieux (& Dieu me soit
tesmoin) jamais n'auoir esté né, que de flechir.
Ainsi, mes seigneurs, vous y deuez promptement
& diligemment penser, pour ne vous en repentir
apres avec trop de loisir.

*La harangue du roy Lisuard, ou il resoult la pluralité des
aduis qui luy ont esté baillez. du premier liure.*

MES grans amis, je suis tout seur que l'amour
que vous me portez, & le desir de me faire
seruice, vous ont mis en ces difficultez, & croy
qu'il n'y a celuy de vous tous, qui n'en ayt parlé
au plus pres de la verité, qu'il luy a esté possible,
tellement que voz auis sont tant bons, qu'ils ne
pourroient estre meilleurs: toutesfois c'est chose
seure & certaine, que les Roys de la terre ne sont
estimez grans par le nombre des lieux qu'ils pos-
sedent, mais par la quantité & multitude du peu-
ple, auquel ils commandent: car, que scauroit faire
vn Roy seul? peut estre moins que le plus simple
de

DU I. LIVRE

de ses subjects: & d'avantage il luy seroit trop difficile, voire impossible, sans gens gouverner & maintenir son estat, quelques grans tresors qu'il pourroit avoir, lesquels ne scautoiét estre mieux employez, que de les departir entre ceux qui les meritent. Par ainsi il me semble, que toute personne de bon jugement dira, que bon conseil & la force des hommes est le vray tresorier. Et si le voulez encores mieux scavoir, voyez ce que par mesme moyen a faiët ce grand Alexandre, ce fort Iules Cesar, le gentil Annibal, & maints autres, qui ont acquis par leur nom immortalité, lesquels pour tresoriser d'hommes & non d'argent, se sont faiëts Roys, Empereurs, & monarques: car ils scauoient liberalement distribuer leurs deniers à ceux de qui ils cognoissoient les merites, & les entretenir par si gracieux propos, qu'ils se pouvoient dire seigneurs, & des coeurs & des corps: au moyen dequoy ils estoient seruis en grand fidelité. Pourrât, mes bons amis, je vous prie tous le plus affectueusement qu'il m'est possible, que vous m'aydez tant que vous pourrez à me faire recouurer les bons Cheualiers, soyent de ce pays, ou estranges, lesquels je vous promets, en foy & parole de Roy, traicter & honorer en sorte, qu'ils auront cause d'eux en louer & contenter: car vous n'ignorez, que tant plus nous serons bien accompagnés, & plus nous serons crains & redoutez de voz ennemis, & vous mieux gardez, entretenus, & estimez. Et si l'y a en moy quelque vertu, vous pouvez aysement juger, que pour les nouveaux

les

les anciēns ne serōt oubliez de nostre vie: parquoy nul de vous ne doit différer à la requeste que je vous fais, mais y obtempérer: ce que de rechief je vous prie & commande tresexpressément, mesmes que tout presentement chacun de vous particulièrement me nomme ceux que vous cognoissez, & à moy encores incognez: à ce que si aucuns sont en ceste court, ils recourent tant de biens de nous, que les absens soyent affectionnez à nous venir servir, aussi pour les prier ne partir de nostre compagnie sans nous aduertir.

La harangue de la Royne de la grand' Bretaigne, sur la faueur qu'on doit porter aux Dames. au premier liure, sur la fin du 38. chapitre.

Puis qu'il vous plaist donner lieu, & fauoriser à ma requeste, je vous prie que vous faciez désormais tant de bien & d'honneur à toutes Dames ou Damoyelles, de les auoir en voz protections & les défendre, prenans leurs querelles contre tous ceux qui les vouldroyent molester en quelque sorte que ce fust, de sorte que, si par fortune vous auez promis quelque don à vn homme, & vn autre à vne Dame ou Damoyelle, vous accomplissez premier celuy de la femme, comme estant personne plus foible, & qui a plus besoin d'estre recommandée. Ce faisant, elles seront désormais plus fauorisées, & mieux gardées qu'elles n'ont esté: car les mechans qui sont coustumiers de leur faire injure, les trouuans par les champs, sçachans qu'elles ont pour leurs protecteurs & de-
fen-

enseurs, tels cheualiers que vous estes, ne les ose-
 tont falcher.

*La harangue du Roy Arban à ses soldats, bataillans con-
 tre le Roy Barsinan seigneur de Sansuegne, qui se vou-
 loit faire Roy de la grand' Bretaigne, par trahison. au
 premier liure. 38. chap.*

MEs compagnons & amis, vous avez au jour-
 d'huy tant biē combatu, qu'il n'y a celuy qui
 ne merite estre estimé entre les plus gentil-compa-
 gnons de tout le monde : mais si vous avez bien
 commencé, j'espere que nous irons tousiours de
 mieux en mieux. & vous souuiēne que vous vous
 defendez, tant pour maintenir vostre bon Prin-
 ce, que pour vostre liberté, mesme contre vn tyran
 traistre & mechant, qui sans crainte de Dieu veult
 vsurper & se paistre du sang de voz enfans. Ne
 voyez vous comme il a traicté ceux du chasteau
 qu'il a surprins ? Ne voyez vous la fin ou il tend ?
 qui n'est qu'à ruiner ce noble Royaume & sub-
 jects, qui ont esté par si long temps conseruez, par
 la grace de nostre Seigneur, & tousiours vesçu en
 reputation d'estre loyaux subjects à leur Prince.
 Ne cognoissez vous les persuations, desquelles ce
 paillard a vsé deuant l'assant qu'il nous a donné,
 pensant nous abatre par sa langue dorée ? Non, nō
 il est trop mal arriuē. Je suis seur, qu'il n'y a celuy
 de nous tous qui ne choisist plustost mourir de
 mille morts. N'est il pas vray ? certes je voy à voz
 bons visages, que, si je pensois ou disois autre-
 ment, je mentirois : & s'ils sont plus de gens que
 nous, nous auons plus de coeur & de droict qu'eux.

eux. Ainsi nous ne deuons craindre: mais postposer toute doute pour viure desormais en la reputation que nous meritions, vous assuret mes amis, qu'ils se sont retirez (si vous y auez prins garde) avec contenance de gens peu affectionnez de nous venir reuoir: & quelque chose quil ait dit ce traistre Barfinan, nostre Roy n'est point mort: car il nous viendra biē tost secourir. Ce pendāt je vous prie, mes compagnons, que nul de vous ne s'ennuie: mais face & continue comme il a commencē, ayant deuant les yeux qu'il vault trop mieux mourir pour la liberte, que de viure vn bien long temps en captiuitē & misere, mesmes sous vn miserable Prince.

La harangue du Seigneur de Sansuegue à ses soldats battallans contre le Roy Arban, les induisant à prendre courage. Au premier liure. 38. chap.

MES amis, ce n'est allez d'auoir donnē à cognoistre à noz ennemis qu'ils sont (si bon me semble) à ma mercy: parquoy je suis delibere, sans perdre plus nul de vo^s, differer encor pour cinq ou six jours, qu'Arcalaus m'enuoyra la teste du Roy Lisuard: lors je croy que la leur monstrāt ne seront plus si osez de me contredire, & les pourrons attraire à nous par amour. Pourtant chacun de vous se rejouisse, & face bonne chere: car estant Roy (comme j'espere) je vous feray tous riches.

La harangue d'Abiseo, qui occupoit par tyrannie la Seigneurie de Sobradise: qu'il fist aux habitans du pays. au premier liure. 43. chap.

O gens

OGens chetifs & malheureux ! j'apercoy bien l'aïse q̃ vous donne la presence de ceste garce, & que le sens vous fault au besoing: car à ce que je cognois, vous l'aimeriez mieuz pour Dame (encores que ce soit vne femme foible & debile à vous defendre) que moy, qui suis Cheualier preux & hardy, combien que vous voyez son impuissance, & qu'en si long temps elle n'a peu recouurer que deux Cheualiers, qui sont venuz pour recevoir leur mort ignominieusement: dont j'ay grād pitié.

La harangue d'Apolidon à l'Empereur de Constantinople son pere, luy rendant toute obeyssance. . au 2. liure, premier chapitre.

Sire, ces jours passez j'ay entendu de plusieurs, que mon frere n'est content du partage qu'il vous a pleu nous ordonner: & pource que je scay l'ennuy que ce vous est, voyant l'amitié entiere de luy & de moy, et branle d'estre rompue, je vous supplie humblement reprendre tout ce qu'il vous a pleu me dōner, & l'en pourueoir: car je me tiēdray heureux de faire chose qui donne repos à vostre esprit, & tresbien appenē d'auoir ce que vous luy auez laissé.

Lettre de la princesse Oriane à Amadis, l'accusant de desloyauté. au second liure. 2. chap.

MA passion desmesurée, procedant de tant de causes, contrainct ma debile main de declarer par ceste lettre ce que le dolent cœur ne peut plus celer à vous, Amadis de Gaule, desloyal & trop pariure amant: car puis que la desloyauté

D'AMADIS.

peu de fermeté, que vous auez en moy (qui suis mal-heureuse & delaissee de toute bone fortune, pour vous auoir aymé sur toutes choses du monde) est à present manifestée, mesmement qu'à si grand tort vous estes esloigné d'icy pour vous approcher de celle, laquelle (veu son peu d'age, & indiscretion) ne scauroit auoir le bien en elle de vous favoriser, ou entretenir: j'ay deliberé aussi bannir de moy pour jamais ceste extreme amour que je vous portois, puis que mon triste cœur n'en peut auoir autre vengeance. Et quand bien je voudrois prendre en gré le tort que vous me faictes, si seroit-ce grande folle à moy de vouloir bien à l'ingrat, pour lequel parfaictement aymer j'ay en haine moy-mesme, & toutes autres choses. Hélas! L'apperceoy bien maintenant (mais c'est bien tard) que je souzmis trop mal ma liberté en personne tant ingrat, attendu qu'en satisfaction de mes soupirs & passions, je me voy mocquée, & mal-heureusement deceuë. Parquoy je vous deffens de vous trouuer jamais deuant moy, n'en part ou je reside: & soyez seur que l'ardante affection que je vous portois, est conuertie par vostre demerite, en inimitié, & cruelle furie. Or allez donc desormais ailleurs essaiier (avec vostre foy parjurée & paroles amielles) abuser d'autres mal-heureuses comme moy: sans que vous esperiez cy après, que nulle de vos excuses puisse auoir lieu en mon endroict: mais sans plus vous vouloir veoir, je lamente ray le reste de ma triste vie, avec abondance de larmes, lesquelles ne prendront cesse que par la fin de celle

B

qui

DV SECOND LIVRE

qui n'aura regret à mourir, sinon pour autant que vous en estes homicide.

La complainte d'Amadis, qu'il fist ayant receu la rigoureuse lettre d'Oriane, demonstrent la mobilité de fortune, par laquelle elle le bannissoit de sa compagnie au deuxiesme liure, chapitre 4.

HElas fortune par trop legere & sans rancune à quelle occasion m'auois-tu preferé & eleué entre tous les meilleurs Cheualiers, pour me ruiner après tant legerement? Maintenant j'apperçoy bien que tu peux faire plus de mal en vn heure, que de grace en mille ans: car si par le passé tu m'as donné du plaisir, ou de la joye, tu me l'a dérobbée à ceste heure cruellement, me laissant en amertume trop pire que la mort, & puis qu'il te plaisoit ainsi faire, que n'as-tu aumoins esgalé l'un à l'autre? veu que tu sçais que si autresfois tu m'as donné quelque contentement, ce n'a esté pourtant, sans le mesler avecques angoisses & grands ennuis. Par ainsi tu me deuois reseruer quelque peu d'esperance, avecques ceste cruauté de laquelle tu me tourmentes à present, executant en moy chose incomprehensible en la pensée de ceux que tu fauorises: lesquels pour ne cognoistre ce mal, estiment les pompes, gloire & honneur que tu leur prestes, seurs & perdurables. Et n'ont souuenance, qu'outre les tourmens que leur corps endurent pour les maintenir, les ames tombent au hazard de leur salut. Pourtant si avec les yeux de l'entendement, que le souuerain seigneur leur a donné, pouuoient veoir tes mobilitéz,

desireroient plustost ton aduersité, que ta legere prosperité, combien qu'elle soit conforme à leur sensualité: car par tes blandissemens & mignotises tu les ruines, & contraincts à la fin d'entrer au labyrinthe d'amertume, sans en pouuoir jamais sortir. Et au contraire sont les aduersitez, d'autant que si on résiste patiemment, fuyant appetit & ambition desordonnée, lon est éléué de ce lieu bas en la gloire perpetuelle. Et toutesfois moy trop infortuné, n'ay sceu choysir ceste bonne part, veu que si tout le monde estant mien, m'estoit tollu par toy, ayant seulement la bonne grace de ma Dame, elle seroit suffisante, pour me maintenir en toute grâdeur & bon-heur: laquelle me desfaillât aussi, il est impossible que je pui le aucunement viure. Pourtant je te supplie, en faueur & payement de ma loyauté, que tu ne me donnes la mort avec langueur, mais s'il t'est permis m'oster la vie, que tu te hastes diligemment, prenant compassion de celuy, duquel tu ignores le tourment qu'il aura à plus viure.

C'est vne complainte de mesme argument que la precedente, qu'Amadis adresse à son pere.

O Roy Perion, mon seigneur & pere, que tant petite occasion vous aurez à vous douloir de ma mort pour vous estre celée, & la cause d'icelle, mais puis que la douleur, que ce vous seroit, la sçachant, ne pourroit reuoquer mon tourment, je prie Dieu que mon mal-heur ne vous soit jamais manifesté, ains caché tant que viurez, pour n'auancer le reste des ans, que vous auez encores à viure.

B 2

C'est

DV SECOND LIVRE

C'est une complainte d'Amadis adressee au Seigneur Galuanes, le remerciant de ses biensfaits.

O Mon second pere Galuanes, certes j'ay grand regret, que ma fortune aduerse n'a permis que je recompensasse la grande obligation, que j'ay en vous: car si mon pere me donna la vie, vous me la conseruastes, me deliurât du peril de la mer, ou je fus abandonné, estant encores en la premiere heure de ma natiuité: & depuis m'avez nourry autant doucement, que si j'eusse esté vostre fils naturel.

Exhortation de Florestan à ses compagnons, regretant Amadis, qu'il estimoit estre en peine, à fin de l'aller secourir. au second liure, chapitre 6.

MEs seigneurs ce n'est pas à nous de plourer, ne faire telles lamentations, au temps que la necessité nous commande d'entendre à secourir monseigneur Amadis: laissons telle maniere de faire aux femmes, & aduisons ensemble, à pouruoir à ce grand inconuenient. Quant à moy, je suis d'aduis que sans plus sejourner nous montions à cheual, faisans toute diligence de le trouuer, lors nous pourrons sçauoir, si il y aura moyen de le trouuer remede: Car ainsi que nous faisons le temps se passe, la douleur augmente, & sa personne ne s'eslongne. Le seigneur Ysanie, à ce qu'il dict, conduict quelque peu, & nous pourra monstrer le chemin qu'il a prins, & si nous tardons plus nous le perdrons, sans esperance de jamais plus le reuoir. Pourtant, mes seigneurs, je vous prie diligents de le suyure.

L'li

*L'hermite parlant à Amadis le console en son aduersité.
au second liure chapitre 6.*

Cheualier je croy que vous auez quelque grande affliction en vostre ame. Neantmoins si vostre dueil procede de la repentance d'aucun peché que vous auez commis, en verité, mon enfant, vous estes bien-heureux : & encores que ce fust pour quelque perte temporelle, comme j'estime, veu vostre aage, & l'estat auquel vous auez vescu jusques à present, vous ne vous deuez ainsi ennuyer, mais requerir pardon à Dieu, & il vous pardonnera, & recevra pour sien.

L'hermite encor' parlant à Amadis, l'exhorte à prendre courage, & de ne s'abuser aux femmes.

Ie vous promets, mon amy, que c'est mal-faict à vous vous (qui estes Cheualier, encores jeune, & de belle taille) d'entrer en tel desespoir, veu que les femmes ne scauent conseruer leur amour, que par la presence de ceux qu'elles ayment: car naturellement elles oublient promptement, & croyét encores plustost, par especial aux choses que lon leur rapporte de ceux qui se donnent follement à elles, lesquels lors qu'ils pensent auoir joye & contentement, se trouuét en tout ennuy & tribulatiō, ainsi que vous l'experimentez par vous mesmes. Pourtant je vous prie soyez desormais plus vertueux & constant: & puis qu'il a pleu à nostre Seigneur vous appeller à tiltre de fils de Roy, pour gouuerner son peuple, retournez au monde: car ce diroient domnage de vous perdre ainsi: & ne puis presumer qui peut estre celle, qui vous a reduit en

DV SECOND LIVRE

telle anxieté: attendu qu'encores qu'une femme eust en elle seule les perfections qu'ont toutes les autres ensemble, si ne se deuroit pour elle, perdre vn tel homme que vous estes.

Regret d'Oriane pour Amadis, lors qu'elle fut auertie par Durin de son esloignement. au liure second, chapitre 7.

HA, mal-heureuse que je suis, quand à si grand tort j'ay faict mourir la personne que plus j'aymois en ce monde. Et puis qu'il est hors de ma puissance reuoquer le mal dont je suis cause, je vous supplie (amy) prendre ma repentance en satisfaction du mal, que je vous ay pourchassé, avec le sacrifice, que je feray de ma propre vie, pour vous suivre à la mort, & ainsi l'ingratitude, que j'ay commise contre vostre loyauté, sera manifestée, vous vengé, & moy punie.

Harangue de Guillan à la Roïne, pour l'escu d'Amadis qu'il auoit trouué. au liure second, chapitre 8.

MA dame, je trouuay ces jours passez toutes les armes d'Amadis, avec cestescu abandonné près d'une fontaine, que lon nomme la fontaine de plain chan: dont je fus si desplaisant, que de l'heure mesmes j'attachay l'escu à vn arbre, le laissant en la garde de deux damoyelles, qui estoient en ma compagnie, tandis que je fus par toute la contrée pour m'enquerir qu'il estoit devenu. Mais je n'ay peu estre si fortuné de le trouuer, ne d'en auoir nouvelles. Parquoy scachant le merite de ce bon Cheualier qui n'ent oncques desir que de s'employer à vous faire seruice, je deliberay pour ce que ne le pouuois amener, de vous apporter (pour

tesmoignage de l'obligation, que j'ay à vous & à luy) les armes: lesquelles vous commanderez (sil vous plaist) mettre en lieu euident, ou chacun les pourra veoir, tant pour auoir nouuelles de luy par les estrangers, qui ordinairement arriuent en ceste court, que pour augmenter la vertu de tous ceux, qui ordinairement suivent les armes, prenás exemple sur celuy à qui elles furent: lequel par sa haute cheualerie a acquis le premier lieu entre tous ceux qui oncques porterent cuirasse en dos.

Lamentation d'Oriane, ayant entendu par Guillan la perte d'Amadis. au second liure, chapitre 8.

AH, mal-heureuse que je suis: je puis bien maintenant dire, que toute la felicité que j'en oncques est vn vray fantasme, & mon tourment est vne pure verité: veu que, si j'ay quelque contentement, est seulement par les songes qui me sollicitent la nuit: car en veillant toute austerité afflige mon pauvre esprit, de sorte que d'autant que le jour m'est grief martire, l'obscurité seule m'est plaisir & soulas, pource qu'en dormant je me voy souuent deuant mon amy: mais le resueil, qui me priue de tant d'ayse, me fait par trop sentir vostre absence. Ah, mes yeux (non plus yeux, mais ruisseaux de larmes & de pleurs) vous estes bien abusez, puis qu'estans clos, vous voyez celuy seul, qui vous contente: & descouverts, tous les ennuis du monde vous viennent offusquer. Au fort, la mort, que je sens prochaine, me deliurera de ceste anxiété: & vous, amy, serez vengé de la plus ingrate qui oncques nasquit.

DU SECOND LIVRE

*Exhortation de Mabile à Oriane, qui se vouloit precipiter,
par le moyen de l'aduersité d'Amadis. au second liure,
chapitre. 8.*

COMment, ma dame, ou est la constance d'une
fille de Roy, & ceste prudence dont vous
estes tant renommée? Auez-vous desja oublié le
mal, qui vous cuida auenir par les fauses nouuel-
les, qu'Arcalaüs apporta à la court l'année passée?
Et maintenant, que Guillan a trouué les armes de
mon cousin, est-il dict pourtant, qu'il soit mort?
Croyez moy, que vous le reuerrez en brieſ, & qu'il
ſen viendra vers vous, auſſi toſt qu'il aura veu
vos lettres.

*Amadis ſe conſole des nouuelles qu'il reçoit de ſon amy
Oriane. au ſecond liure, chapitre 10.*

O Pauvre cœur ſi long temps paſſioné, qui as
peu reſiſter à telle tempeſte, non obſtant l'a-
bondance des larmes, que tu as ſi continuellemēt
diſtilées, juſques à venir au poinct de la mort: re-
çoy à preſent ceſte medecine, laquelle ſeulle eſt pro-
pre pour ton ſalut: & ſors de ces tenebres, qui ſi
longuement t'ont oſfuſqué, reprenant les forces
pour ſeruir celle, qui de ſa grace te faiet reuiure.

*Lettre d'Oriane à Amadis, par laquelle elle ſ'excuse en-
uers luy, d'aucunes fautes d'amour qui ont eſte en elle.
au ſecond liure, chapitre 10.*

SI les grandes fautes commiſes par inimitié
(recongneues depuis pour ſhumilier) ſont di-
gnes de pardon, que doit-il eſtre de celles, qui
ſont cauſées par trop d'abondance d'amour? Non
pourtant, mon loyal amy, je ne veux nyer, que je

ne merite beaucoup de peine: car je deuois considerer, qu'au temps que les choses sont plus prosperes & ioyeuses, la fortune, qui les espie, vient leur apporter tristesse & misere: aussi me deuoit-il souuenir de vostre grand' vertu & honnestete, laquelle ne s'est jamais trouuee en faute: & sur tout je ne deuois pour mourir separer de mon entendement la souuenance de la grand' subiection de mon triste cœur, qui n'est procedee sinon de celle, en laquelle le vostre mesme est enfermé, estant certaine, que si aucunes flammes y ont esté refroidies, aussi tost le mien s'en est apperceu: de sorte que l'enuie, qu'il auoit de trouuer repos à ses mortels desirs, a esté cause de les augmenter. Mais j'ay failly, comme font celles, lesquelles estant au plus haut de leur bon-heur, & trescertaine de l'amour de ceux, desquels elles sont aymées (ne pouuans comprendre en elles tant de bien) deuiennent jalouses & soupçonneuses, plus par leur imagination, que par raison, offuscans ceste claire felicité de la nuée d'impacience, croyans plus tost le rapport d'aucunes personnes (peut estre meditantes) peu veritables & vicieuses, que celui de leur propre conscience & certaine experience. Pourtant doncques, mon loyal amy, je vous supplie affectueusement recenoir ceste miennue damoyelle (comme de la part de celle, qui recognoist en toute humilité la grande faute, qu'elle a commise en vostre endroict) laquelle vous fera entendre, mieux que ma lettre, l'extremité de ma vie, dont vous deuez auoir pitié, non pour merite, mais pour vostre re-

DV SECOND LIVRE

putation, qui n'estes tenu cruel ne vindicatif, ou vous trouuez repentance & sujection, meismement que nulle penitence ne sçauoit venir de vous plus rigoureuse, que celle, que moy-mesme me suis ordonnée, & que je porte patiemment, esperant que vous la remettrez, me rendant vostre bonne grace, & ensemble ma vie qui en depend.

Lamentation du beau tenebreux, lors qu'il retournoit

Mirefleur, declarant à la damoyelle de Dannemare, qu'il auoit beaucoup enduré sans cause, le taxant de n'estre fidele Amant. au second liure, chapitre 10.

PAR ma conscience je ne fus oncques en plus grand danger de mort: & m'esbahi ou elle forgea ceste fantasie, qu'elle auoit contre moy, veu que je ne pensay oncques à faire chose, qui luy deust desplaire: & quant bien je me fusse tant oublié d'y auoir pensé, si ne meritois-je vne tant cruelle lettre, que celle, qu'elle m'escruiuit. Car encores que je ne face les demōstrances & hypocrisies que beaucoup sçauent faire, si ne laissay-je de mesurer les biens & graces que j'ay receues d'elle: & n'estoit poiat ceste pensée semée en si mauuaise terre, qu'elle ne luy en garde le fruit, tant que l'esprit aura moyen de faire viure mon cœur, veu que l'un & l'autre sont du tout dediez à la seruir & obeir. Ah-ah, mon Dieu! il me souuient, que, quand Corissande arriua en nostre pauvre hermitage, je cuidois bien lors, que ce fut faict de moy! La bonne dame se lamentoit de la passion, qu'elle portoit pour trop aimer mon frere Florestā, & je mourois du desplaisir d'estre à tort ainsi chassé d'Oriane.

Quan-

Quantes peines, quels traualx, quel dēmesuré torment j'ay de long temps souffert en la Roche pauvre, sans auoir consolation de la creature viuante, que du bō hermite, lequel me sollicita de patience, Hélas, quelle dure penitēce, pour chose non offensée: Croyez moy, damoyfelle m'amie, que j'estois tant pertroubé, que d'heure à autre je souhaitois la mort, & aussi souuēt craignois-je perdre la vie. Mais pensez-vous le desespoir ou j'estois lors, que je monstray aux Damoyfelles de Corissande la chāçon, que je feïs en ma plus grāde tribulation?

Harangue de Gandalin aux freres du beau Tenebreux, pour les animer à le chercher, pour le secourir. au second liure, chapitre 2.

PAR Dieu, mes seigneurs, tous vos pleurs ne scauroyent faire trouuer celuy, que vous desirez, si n'est par vne autre bōne diligence, que vous pourrez nouuellement entreprendre. Et combien que desja vous en ayez faict grand deuoir, si ne vous deuez-vous ennuyer, ains le querir mieux que jamais, ven que sçauiez assez ce qu'il eust faict pour vous particulièrement, si la fortune eust auancé l'occasion. Maintēat dōcques c'est à vous à faire le semblable: car si le perdez ainsi, ce ne sera seulement la perte du plus gētil Cheualier du mōde, mais du meilleur parent que vous ayez: & dauātage, vous en pouuez estre tous blasmez. Pourtant, mes seigneurs, je vous supplie (pour l'honneur de Dieu) faisant enuers luy le deuoir de frere, d'amy, & de compagnon, recōmencez à sa quēste, sans y esparagner vos personnes, n'y la longueur du temps.

Deffie-

DU SECOND LIVRE

Defflement, fait par vn Cheualier estrange, au Roy Lisuard, l'induisant à la guerre, s'il ne veut accorder en mariage Oriane avec le Prince Basigant. au second liure, chapitre 12.

ROY Lisuard, je te deffie, & tous tes alliez, de par les puissans Princes Famongomad, Geant du Lac bruslant, Cartadaque son neveu, Geant de la montagne deffenduë, Madafabul son beau frere, Geant de la tour vermeille, dom Quedragant frere du feu Roy Abies d'Yrlande, & d'Arcalaüs l'enchanteur : lesquels te mandent tous par moy, qu'ils ont juré la mort de toy, & des tiës. Et pour ce faire ils se trouueront en l'ayde du Roy Cildadan, pour estre du nombre des cent Cheualiers, qui te ruineront assuremēt. Toutesfois si tu veux bailler ton heritiere Oriane à la belle Madafime, fille du tres-redouté Famongomad, pour la seruir de damoysele, ils te laisseront viure en paix, & seront tes amis : Car ils la marieront avec le Prince Basigant, lequel merite bien estre Seigneur de tes païs, & de ta fille aussi. Pourtant, Roy Lisuard, eslis de ces deux conditions la meilleure : la paix, cōme je te deuise, ou la plus cruelle guerre qui te scauroit venir ayant affaire à Prince tant puissans & redoutez.

Responce au Cheualier estrange par le Roy Lisuard, demonstrent la grandeur de son courage. au second liure, chapitre 12.

PAR Dieu, Cheualier, ceux, qui vous ont donné telle commission, me cognoissent tresmal: car j'ay tout le temps de ma vie plus estimé la guerre
peril-

perilleuse, que la paix honteuse, d'autant que je serois grandement reprehensible enuers Dieu le createur, qui m'a constitué Roy sur tant de peuple, si par faute de cœur je le souffrois outrager. Parquoy vous en retournez leur dire, que j'y ame trop mieux auoir tout le temps de ma vie la guerre, qu'ils demandent, & à la fin mourir en combat, que de leur accorder la paix, qui seroit tant à mon desaduantage. Et pource que je desire sçauoir au long leur vouloir, je feray partir vn Cheualier des miens, qui ira avec vous, lequel leur fera au long entendre mon intention.

Florestan deffie Landin, qui parloit trop au desaduantage d'Amadis, luy presentant le combat pour l'amour de luy au second liure, chapitre 12.

Cheualier, je ne suis natif de ce pais, ny vassal du Roy, ainsi pour chose que vous luy ayez dicté, je n'ay occasion de respondre, mesmes qu'il y a icy present tant de Cheualiers meilleurs que moy, sur lesquels je ne voudrois entreprendre. Toutesfois puis que ne pouuez trouuer Amadis, qui est (comme j'estime) vostre grand proufit, je suis prest de vous combattre, & demesler la querelle que vous auez à luy. Et à fin que me cognoissiez mieux, je suis son frere Florestan, lequel vous offre ce combat, par telle conuention, que, si je vous puis vaincre, vous serez tenu de vous deporter de la querelle, que vous auez contre luy: & si vous me deffaiçtes, vengez sur moy partie de vostre colere. Tant y a, que vous ne deües trouuer estrange le deuoir, auquel je me soumets: car je n'

ay

DV SECOND LIVRE

ay moins d'occasion de soustenir sa querelle contre vous (luy absent) que vous avez celle du Roy Abies, duquel vous estes neveu: estant seur que est bien en la puissance de mon seigneur Amadis de me venger, si fortune permettoit qu'eussiez avantage sur moy.

Responce de Landin au seigneur Florestan, qui accepte le combat en temps opportun. au second livre, chapitre 12.

SEigneur Florestan, respondit Landin, à ce que je voy, vous avez envie de combattre: Mais je ne vous puis satisfaire, n'ayant aucun pouuoir sur moy, pour l'affaire auquel par autre je suis delégué: aussi que j'ay promis auant mon partement aux seigneurs qui m'ont appelé en leur compagnie, de n'entreprendre (auant la bataille) chose qui me puisse retarder d'y assister & faire mon deuoir. Et pourtant tenez moy à present pour excusé, jusques après la bataille: lors je vous promets d'accepter le combat, que vous demandez: & plus tost n'y puis entendre.

Lettre d'Vrgande au Roy Lisuard, ou elle predit la ruyne du beau Tenebreux. au second livre, chapitre 15.

A Vous, Lisuard, Roy de la grand' Bretagne salut condigne à vostre majesté. Je Vrgande la descogneuë, vostre humble seruante, vous fais sçauoir, que la bataille, qui est arrestée entre vous & le Roy Cildadan, sera l'une des plus cruelles & dangereuses que lon verra jamais: en laquelle le beau Tenebreux, qui nouuellement vous a donné tant d'esperance, perdra son nom, & par

vn coup qu'il donnera, tous ses hauts faictz seront mis en oubly: & si ferez à l'heure au plus grand ennuy, ou vous vous trouuaſtes oncques: Car maints bons Cheualiers perdront la vie, & vous meſmes tumberez en ce hazard, à l'inſtant que le beau Tenebreux épâchera voſtre ſang: toutesfois à la fin pour trois coups, qu'il donnera, ceux de ſa part demeureront vainqueurs. Et ſoyez ſeur, Sire, que tout ce aduiendra ſans doute: pourtant pour uoyez ſagement à vos affaires.

Lettre d'Vrgande à dom Galaor de Gaule, luy prediſant ſa mauuaſe fortune. au ſecond liure, chapitre 15.

A Vous, dom Galaor de Gaule, preux, & hardy Cheualier, moy Vrgande la deſcogneuë vous ſaluë, comme celle qui vous ayme & eſtime, & veux que vous entendiez ce qui vous eſt à aduenir en la cruelle bataille d'entre les Roys Liſuard, & Cildadan. Si vous vous y trouuez ſoyez ſeur, que ſur la fin d'icelle vos membres fors & roydes defaudront à voſtre cœur inuincible: & au partir du combat, voſtre teſte ſera au pouuoir de celui, lequel, par les trois coups qu'il donnera, demeurera vainqueur.

Lettre d'Arban Roy de Norgalles, & Angriote d'Eſtrauaux, au Roy Liſuard, luy faiſans entendre la grand, peine qu'ils enduroyent. au ſecond liure, chapitre 15.

A Tres-haut & tres-puiſſant Prince Liſuard Roy de la grand' Bretagne, & à tous nos amis & alliez eſtans en ſon royaume: Nous Arban de Norgalles, & Angriote d'Eſtrauaux, à preſent detenus en douloureux priſon, vous faiſons ſauoir, que

DV SECOND LIVRE

que nostre infortune, plus cruelle que la mesme mort, nous a mis au pouuoir de l'impitoyable Gromadace, femme de Famongomad, laquelle, en vengeance de la mort de ses mary & fils, nous fait chacun jour donner tant, & de si estranges tourments, qu'il est impossible de les penser: en telle sorte que d'heure à autre nous desirons la fin de nostre vie, pour trouuer le repos. Mais ceste malheureuse, pour plus longuement nous faire endurer, disiere tant qu'elle peut nostre mort, laquelle de nos propres mains nous nous fussions donnée, sans la crainte de perdre nos ames. Et pour autant que nous sommes à present si fort naïrez, qu'il est impossible que puissions plus resister, nous vous enuoyons ceste lettre escrite de nostre sang, par laquelle nous supplions à Dieu vous donner victoire contre ces trahistres, qui nous ont tant outragez, & auoir pitié de nos ames.

Harangue du Roy Lisuard à ceux de son ost, les exhortant à virilement combattre. au second liure, chapitre 16.

MEs compagnons & grands amys, ie croy qu'il n'y a celuy de vous tous qui n'entende assez comme nous auons entrepris ceste bataille à bon droit, mesmes pour defendre l'honneur & reputation du royaume de la grand' Bretagne, lequel le Roy Cildadan, & ceux d'Yrlande veulent abastardir, en nous deniant le tribut, que de tout temps ils ont payé à nos predecesseurs, pour reconnaissance des biens qu'ils auoyent receus d'eux par le passé. Or scay-je assez, qu'il n'y a celuy de vous

vous tous, qui n'ait le cœur entier & magnanime: parquoy il n'est besoing de vous animer d'auantage contre ceux, à qui vous auez affaire, ayans vostre honneur deuant les yeux, que vous estimez plus que cent vies, s'il estoit possible les auoir l'une après l'autre. Pourtāt doncques mes amis, marchons hardiment, sans auoir esgard à quelques Geans cruels & pleins de sang, qui sont de leur troupe: Car l'homme n'est estimé dauantage pour les membres gros & lourds, mais pour le bon cœur qu'il a. Vous voyez souuent le leurier venir au dessus du Bœuf, & l'Espreuier ou Merillon battre le Milan. Nos ennemis se fient en la face de ces monstres, sans auoir esgard au tort qu'ils ont: & nous esperons en Dieu, lequel, comme droicturier, nous donnera l'effort de les vaincre, par la dextérité de nos personnes, & le deuoir que nous ferons. Marchons doncques mes amis, hardiment, estimant chacun de soy estre suffisant pour combattre & deffaire le plus braue de leur troupe: vous asseurant que, si nous gagnons ce jourd'hui l'honneur de la bataille, qu'outre ce que nostre renommée & gloire enuironnera la terre vniuerselle, jamais ennemy de la grand' Bretagne ne leuera la teste pour nous regarder de mauuais ceil.

Harangue du Roy Cildadan à son ost, pour estre courageux à defendre leur liberté. au second liure, chapitre 16.

GEntils Cheualiers d'Yrlande, si vous entendez pourquoy vous allez combattre, il n'y aura celuy de vous, qui ne blasme son predecesseur, d'auoir tant tardé le commencement d'une si glorieuse

C

rieuse

DV SECOND LIVRE

rieuse entreprise. Les Roys de la grand' Bretagne usurpateurs & tyrans (non seulement contre leurs sujets, mais sur leurs voyfins) ont autresfois prins sans aucun droit, sur nos ancestres, vn tribut tel, que vous sçavez assez, que lon a souuent payé: & à ceste cause nous auons faict ceste assemblée, & sommes venus en ce lieu, pour defendre nostre liberté, qui ne peut estre païée par nul tresor. C'est vostre faict, c'est vostre droit, non pas de vous seulement, mais de vos enfans, qui iusques à present ont esté tenus & reputez par ceux, que vous voyez deliberez de vous faire serfs & esclaves. Voulez-vous doncques tousiours viure en ceste sorte? Voulez-vous continuer le joug à vos successeurs? estes-vous de moindre cœur, ne de moindre estoife, que vos voyfins? Ah! si nous sommes victorieux, ils rendront ce qu'ils ont de nous. Je suis bien seur, que la fortune nous fauorise: Car vous voyez les gens de bien, qui sont venus à nostre secours, sçachans nostre bon droit. Pouffons, pouffons, gentils Cheualiers: je voy desja le Roy Lisuard & la troupe en doute, pour nous tourner le doz. Ils sont (ce disent-ils) coustumiers de vaincre: mais no^s leur apprendrons à eux accoustumer d'estre vaincuz. D'une chose je vous veux auertir, c'est, que chacun aide à son cōpagnon, vous tenés les plus serrez ensemble, qu'il sera possible.

*Exhortation de Mabile à Oriane, qui se mescontentoit
d'Amadis. au second liure, chapitre 17.*

MA dame, je m'esbahis de vous & de vostre façon de faire: car aussi tost que vous estes for-

rie d'un ennuy, vous en sollicitez un nouveau : & deuriez (ce me semble) mieux regarder à ce que vous dictes de mon cousin, sans vous persuader, qu'il ayt tenu tel propos, ou autre, pour vous facher, ven que vous pouuez asseurer, qu'il ne pensa oncques à vous faire offense, en dict, en pensée, ny en faict. Et assez vous l'ont peu tesmoigner les espreuues qu'il a faictes, tant en vostre presence, qu'absence : mais je voy bien que c'est, vous me donnez à entendre, que (ennuyée de ma compagnie) vous me voulez chasser, sous couleur que mon cousin est trop vostre, abusant vous mesmes de la seruitude qu'il vous porte. Toutesfois quand vous m'aurez perduë, ce sera peu de cas, pourueu que vostre (puis-je bien dire) Amadis n'en soit pirement traité : car vous sçauiez bien & moy aussi, que le moindre ennuy, qu'il aura de vostre facherie, sera suffisant pour le faire mourir. dont je m'esmerueille quel plaisir vous prenez à le tourmenter si souvent, faisant pour vous ce qu'il est possible de faire pour autre Dame viuante. Ne considerez-vous, que, puis qu'Apollidon a voulu que l'espreuue de la chambre defenduë fust cōmune à tout le monde, qu'il ne seroit raisonnable que mon cousin gardast Briolanie de faire cōme les autres. Vrayement je croy, qu'elle ne vous, n'estes encores assez belles pour gagner ce, que n'ont sceu auoir toutes les belles qui ont esté depuis cent ans en ça. Pourtant je puis bien me tenir sene, que ceste nouuelle jalousie ne procede par faute, que vous ait faict celui, qui ne pense

C 2

qu'à

DV SECOND LIVRE

qu'à vous obeir : mais son mal-heur a desja tant gagné sur luy, que pour vous complaire il ne s'est seulement oublié, ains, ne faisant estat que de vous, a desdagné entierement tout son lignage, & les a en estime d'estrangers, sans les cognoistre, n'autre que vous, qu'il reuere comme Dieu : & toutes-fois vous le voulez du tout faire perdre. Ah-ah, les dangers & euidens perils, ésquels luy & les siens ont souuent esté pour l'amour de vous, tant enuers Archalaüs, qu'à ceste derniere bataille, sont maintenant tresmal recogneus, puis qu'en satisfaction d'iceux vous desirés la destruction du chef, & principal de mes parens. Est-ce le bien & la recognoissance des seruices, que je vous ay faiçts? sont-ce les premices de l'espoir, que j'auois à vous? Certes je suis maintenant bien loing de ce que j'esperois & aspirois, voyant deuant mes yeux conspirer la ruine & deffaicte de la personne que j'ayme le plus en ce monde, & qui est plus vostre que sien: toutesfois (si Dieu plaist) il ne sera pas ainsi, & n'auindra tel inconuenient si près de moy. Certes je prieray demain mon frere Agraies, & & mō oncle Galuans de me cōduire en Escosse: lesquels feront beaucoup pour moy de m'oster de la compagnie de vous, qui estes si ingrate. Puis se mit à pleurer si fort, qu'il sembloit qu'elle deust fondre en l'armes. Las! (disoit elle) je prie à Dieu de la cruauté, que vous faiçtes à vostre Amadis, le tourne en vengeance sur vous, pour satisfaire à toute sa liguée, qui ne perdra tant (en le perdant) que vous seule, encore que ce soit la plus grande

in-

infortune, qui nous puisse aduenir.

Responce d'Oriane à Mabilie, s'excusant de ce qu'on l'accusoit. au second liure, chapitre 17.

AH, ah, pauvre femme mal-heureuse entre toutes les plus desolées & tristes: qui eust jamais pensé qu'il peust cheoir dans vostre cœur, ce que vous m'avez maintenant manifesté? Las, je me suis descouuerte à vous (n'ayant autour de moy autre digne d'entendre mes doleances) pour auoir conseil & confort, & vous me desconfortez, & traictez pis, que je n'ay merité, me reputant toute autre que je ne suis, ny seray tant que l'esprit soustiendra mon cœur plein d'amertume, qui me faict bien presumer, qu'autre que mon mal-heur, ne m'auance ce facheux taictement, veu que vous avez prins en mauuaise part, ce que je vous disois pour le mieux. Et Dieu ne me soit jamais aydant, si je pēsay de ma vie à ce, de quoy vous me blamez & accusez: car j'ay tant d'assurance de vostre cousin, que je ne veille à autre chose, qu'à le contenter: tant y a que j'aymerois mieux mourir, qu'autre que moy eust l'honneur de la chambre defendue. Iugez donc quel ennuy ce me sera, si Briolanie, qui va deuant faire l'ēpreuue, en vient au dessus. Ce nonobstāt, ma cousine m'amye, je vous prie, pardōnez moy: & ne differez (sil vous plaist) à m'auiser de ce, qu'il vous semblera q̄ je doy faire pour le mieux: Car vostre cousin pourroit estre trop marry, sil sauoit ce q̄ j'ay soupçonné de luy.

Prophetie d'Vrgande la descogneuē à Oriane luy predisant ce, qui luy deuoit aduenir. au second liure, chapitre 18.

DV SECOND LIVRE

AV temps que vostre plus grande tristesse aura lieu, maints bons Cheualiers souffriront pour l'amour de vous. Lors le fort Lyon accompagné de ses bestes, sortira de sa taniere, & par ses hauts rugimens & clameurs espouuentera tellement ceux, qui vous auront en garde, que malgré eux vous demourerez entre les ongles de la royale beste, laquelle mettra bas de dessus vostre teste la riche couronne, qui plus ne sera vostre: lors ceste beste affamée: ayant vostre corps en son pouuoir, l'emportera en sa cauerne, ou il se paistra en sorte, qu'il appaisera sa faim enragée. Pourtant, ma fille, regardez que vous ferez: car ce, que je vous ay dict, aduiendra sans doute.

Exhortation d'Yrgande au Roy Lisuard, l'incitant à bien traicter ses gent-darmes, au second liure chapitre 18.

Sire, vous me semblez maintenant tresbien accompagné, non tant pour beaucoup de grands personnages qui sont près de vous, que pour l'amitié qu'ils vous portent, cōme je suis seure: dont vous deuez louer nostre seigneur: Car le prince aymé des siens, peut tenir ses estats en grande souuereté. Pourtant, Sire, mettez peine de les entretenir & bien traicter, à ce que vostre fortune (qui n'est encores lasse de vous favoriser) ne s'esloigne, si vous faictes autrement: & sur tout gardez vous de mauvais rapport, veu que c'est le vray poyson & ruine des Princes, qui y croient.

Prophetie d'Yrgande la descogneüe, tant au Roy qu'à ses Cheualiers.

Gran-

GRande contention se leuera entre la grande Couleuvre & le fort Lyon, qui sera secouru par maintes bestes cruelles, lesquelles viendront en telle fureur, que grand nombre d'elles en souffriront mort douloureuse. Le fin Renard Romain sera nauré des ongles du fort Lyon, & sa peau cruellement déchirée, dont le grand serpent sera en grand ennuy. Et en ce temps la douce Brebis, couuerte de laine noire, sera mise au milieu d'eux, laquelle adoucira, par sa grâde humilité & pitoyables beéllemens, la braueté & ferocité de leurs courages, les faisant separer d'ensemble: mais aussi tost les Loups affamez descendront des aspres montagnes contre la grande Couleuvre, laquelle estant par eux dessaiète, avecq' grande partie de sa suite, l'enfermeront en l'une de ses cauernes. La tendre Licorne, mettât sa bouche aux oreilles du brave Lyon, l'esueillera de son fort somme, par son hault cry: puis luy faisant prédre partie de ses bestes, ira diligemment au secours de la grand' Couleuvre, laquelle ils trouueront morse, & si naurée par les Loups affamez, que lon verra grâd'abondance de son sang espendu sur la terre. A l'heure sera ostée d'entre les dés des Loups, & eux mis en pieces: lors estât la vie restituée à la grande Couleuvre (laissant dans sa cauerne tout le poyson de ses entrailles) se consentira d'estre mise entre les ongles du fort Lyon: & la blanche Biche, qui en la forest craintiue esleuoit ses muglemens contre le ciel, sera retirée & rappelée.

DV SECOND LIVRE

Autre prophetie d'Urgande la descogneuë à Amadis, luy declarant ce qu'il luy doit aduenir. au second liure, chapitre 18.

AL'heure que vous serez nauré à mort pour defendre la vie d'aucun, estant le martire vostre, & le profit d'autrui, la recompense, que vous en aurez, sera vn grand mescontentement & esloignement de ce, que plus desirez approcher. Lors vostre bonne trenchante & riche espée brisera tellement vos os, & entamera en tant d'endroiets vostre chair, que vous trouuerez tres-affoibly de vostre sang, & si outrageusement poursuiuy, que, si la moytié du monde estoit vostre, vous la donneriez, pourueu que vostre espée fut jectée au fons de quelque profond lac, duquel elle ne peust jamais estre retirée. Pourautant pensez à vostre destinée, qui sera telle que je vous ay dicté.

Excuse d'Amadis de ce que, n'ayant appelé les autres ses compagnons avec luy pour estre du combat, luy seul l'auoit entrepris. au second liure, chapitre 19.

MEs seigneurs, je vous supplie tous me tenir pour excusé, & n'estre mal contens de moy: vous assure, que, s'il eust esté à mon choys d'eslire vn cōpagnon pour estre de la meslée (veu les grandes prouesses, desquelles chacun de vous est pourueu) je n'eusse sceu lequel eslire. Mais Ardan a voulu combattre seul contre moy, pour la hayne qu'il me porte, & l'amour qu'il a à Madasime: & puis qu'il l'a ainsi requis, je ne pouuois ny deuois le refuser sans me monstrier lasche & couard, & ne faire responce autre que conforme à sa demande.

Et

Et quand plus de Cheualiers il eust voulu comprendre avec luy, ou pensez vous que j'eusse cherché ayde ou secours, qu'avec vous autres? veu que vous sçauiez, que ma force se redouble avec la vostre, quand nous sommes ensemble.

Responce d'Amadis à Ardan Canille, qui le deffioit deuant le Roy. au second liure, chapitre 19.

COMMENT? pensez vous que je n'aye assez de cœur & de droit, pour abbaïser l'orgueil d'un tel homme & si audacieux comme est Ardan? Je vous assure que, quand je n'aurois entrepris vous combattre, si serois-je bien content de ce faire, seulement pour empêcher le mariage de vous & de Madasime. Et à ceste cause les ostages, dont vous vous vantez, ne doyuent différer de faire leur deuoir: car j'espere biē venger le bon & vaillant Roy Arban, & Angriote: de la grande injure, qu'ils ont receuë eux estans prisonniers.

Replique d'Ardan à Amadis.

IEles ay faict venir quand & moy, sçachant que vous les demanderiez: combien que j'aye bonne esperance de les remettre au pouuoir de la belle Madasime, & luy bailler ensemble le moule de vostre bonnet, pour tesmoignage, que ce n'est pas à un tel seigneur, que vous estes, de me tenir propos si braues & auantageux. Et pour en ce faisant luy donner plus grand plaisir, il plaira à nostre Roy permettre, qu'elle soit mise en lieu eminent, à fin qu'elle voye euidentement la vengeance, que je prendray sur vous, & la fin mal-heureuse, dont vous mourrez.

DV SECOND LIVRE

La harangue de Gandandel deuant le Roy Lisuard, contre Amadis & autres ses alliez, pour le mettre en la male grace du Roy. au second liure, chap. 20.

Sire, j'ay tout le temps de ma vie desiré garder la foy que je vous doy, comme à mon Roy & Seigneur naturel, & feray encore, si Dieu plaist: car outre le serment de fidelité que j'ay à vous, vous m'avez de vostre grace faict tant de biens, que si je ne vous cōseillois en ce, que je verray, qui touche vostre majesté royale, je faudrois grandement enuers Dieu & les hōmes. Au moyen dequoy (Sire) apres auoir longuement pensé à ce que je vous declareray, je me suis repenty assez de fois d'auoir tant differé, non pour enuie que je porte à personne (& Dieu m'en soit tesmoing) ains seulement pour l'inconuenient, que je voy appresté, si vous n'y remediez promptement & sagement. Vous sçauiez que de tout temps il y a eu grād' controuersie entre le royaume de Gaule, & celuy de la grand' Bretagne, pource que les Roys vos predecesseurs y ont tousiours pretendu droict de souueraineté: & combien que depuis quelque temps ceste querelle soit assopie, si est-il vray-semblable que les Gaulois (rememoratifs des guerres & dommages, qu'ils ont enduré de voz sujets) delibereront secretement en leurs courages d'eux en venger. Et (selon mon opinion) Amadis, qui est le chef & principal d'eux tous, n'est venu en ces pais, que pour y faire practiquer & gagner gens, avec lesquels (joincts à la puissance, qu'il y pourra faire descendre) il vous donnera
tant

tant d'affaires, que (peut estre) il vous sera mal-aysé d'y resister: & voyez s'il y a desja apparence. Sire, celuy, duquel je vous parle & ceux de son alliance aussi, m'ont fait tant d'honneur & de plaisir, que moy & mes enfans sommes grandement obligez à eux: & n'estoit que vous estes mon seigneur esleu, je ne voudrois pour rien parler contre Amadis, tant je suis son amy, & seruiteur: mais es choses qui regardent vostre personne, Dieu me doint la mort plustost, que j'espargne hōme viuant, non point mon propre enfant. Vous avez receu Amadis, avec si grand nombre de ses parens, & autres estrangers en vostre court (comme bon Prince, liberal, & magnanime, que vous estes) qu'à la fin leur suite se trouuera plus grande que la vostre. Pourtant, Sire, il seroit bon d'y pouruoir, auant que le feu soit plus allumé.

Responce du Roy à ladicte harangue.

PAR ma foy, mon amy, je croy que vous m'auez tissez comme bon & loyal sujet: neantmoins veu les seruices, que ceux, dont vous me parlez, m'ont fait, je ne puis cōprendre en mon esprit qu'ils me vouissent faire mauuais tour ou lascheté.

Replique de Gandandel au Roy, sur le mesme propos. au mesme chapitre.

SIRE, c'est ce qui vous abuse: car s'ils vous auoyēt offensé par cy deuant, vous vous dōneriez garde d'eux, comme de vos ennemis: mais ils ont sceu desguiser sagement leur trahison sous vn humble parler, accompagné de quelques seruices, esquels ils se sont employez, attédas leur heure oportune.

Requeste

DV SECOND LIVRE

Requête d'Amadis au Roy Lisuard, pour faire don de l'isle de Mongase à Galuanes. au mesme chapitre.

Sire, encores que je ne vous ayes jusques icy fait tant de service comme je desire, si ay-je prins la hardiesse (me confiant en vostre grand' liberalité) de vous demâder vn don, qui ne vous peut tourner qu'à honneur, obligeant dauantage ceux, à qui vous l'octroyez. Sire, le don, que moy, & mes compagnons presens vous supplions nous octroyer, est, qu'il vous plaise donner au seigneur Galuanes l'isle de Mongase, de laquelle il vous fera foy & hommage, en espousant Madasime. Ce faisant, Sire, vous enrichirez vn pauvre Prince, vsant de misericorde à vne des plus belles gentils-femmes du monde.

Harangue d'Amadis au Roy Lisuard, par laquelle il quittoit sa compagnie. au mesme chapitre.

Sire, j'ay jusques icy pensé, qu'il n'y auoit Roy ne Prince au monde mieux se cognoissant es choses de vertu & d'honneur, que vous: toutes-fois nous nous apperceuons maintenant du contraire, par l'experience que vous nous en donnez. Par ainsi puis que vous auez changé de nouveau conseil, nous irons chercher nouvelle façon de viure.

Harangue d'Amadis à Oriane, par laquelle il luy declaroit estre forcé de sortir du service du Roy. au mesme chapitre.

MA Dame, il nous est force de faire ce qu'il nous a commandé, autrement nous offencerions nostre honneur, demourans contre le gré de
de

de luy en son seruice, veu qu'il presumeroit que ne sceussions ailleurs rencontrer qui nous voulist receuoir : pourtant je vous supplie ne trouuer mauuais, si, en luy obeissant, je suis contrainct de m'esloigner de vous pour quelque temps. Vous sçavez la puissance, que vous avez sur moy, & que je suis autant vostre, que le pourriez souhaiter: & je sçay bien aussi, qu'ou j'acquerois mauuaise reputation, vous estes celle, qui plus en receuroit de desplaisir, tant vous m'aymez & estimez : qui me fait de rechef vous prier trouuer bonne mon absence, & me donner congé, vsant de vostre constance & vertu accoustumée.

Responce d'Oriane à Amadis, s'excusant enuers luy. au mesme chapitre.

MOn amy, vous avez grand tort d'ainsi vous plaindre de mon pere: car s'il a receu quelque bien de par vous, ç'a esté par ma faueur, & par le commandement que je vous en ay faict, non pour l'amour de luy : car moy seule vous ay faict venir & sejourner, en sa compagnie. Ainsi ce n'est à luy à vous recompenser, mais à moy, à qui vous estes. Il est bien vray qu'il a tousjours pensé autrement, qui luy donne grand blasme, de vous auoir si indiscretement respondu. Et encores que vostre partement me soit la plus griefue chose qui me pourroit auenir (estât contrainte) je suis contente de me fortifier, & d'obeir à raison, plus qu'aux delices & bien que j'ay par vostre presence. Partant mō amy, je veux ce qu'il vous plait: pource que je suis asseurée qu'en quelque part que vous tiriez

DV SECOND LIVRE

tiriez, vostre cœur, qui est mien, me demeurera pour gaige du pouuoir que vous m'avez donné sur vous & sur luy: aussi que mon pere, vous perdant, cognoistra, par le peu qui luy restera, ce qui aura perdu en vous.

Replique d'Amadis, prenant congé d'Oriane. au mesme chapitre.

MA Dame, le bien que vous me faictes, est si grand, que je ne l'estime moins que la redemption de ma vie propre: car vous sçavez que tout homme de vertu doit auoir son honneur en telle recommandation, qu'il le doit preferer à sa propre vie. Ainsi, ma Dame, puis que c'est force que, pour le conseruer, je vous elloigne, faictes (s'il vous plaist) tant pour moy (durant mon absence) de me mander, le plus souuent que vous pourrez de vos nouuelles: & me tenir tousiours en vostre bonne grace, comme celuy qui ne fut oncques né, que pour vous obeir & seruir.

Harangue d'Amadis à ses compagnons, leur declarant les causes de son departement d'avec le Roy. au mesme chapitre.

MEs seigneurs, pource que lon a à tort donné blasme au seigneur Galuanes & Agras, à moy, & aucuns autres, qui sont icy presens, d'abandonner le seruice du Roy, comme nous auons delibéré eux & moy, auons trouué bon vous faire entendre, qui en est l'occasion. Je croy qu'il n'y a celuy en ceste troupe, qui n'ayt entendu si, depuis nostre arriuée en la grand' Bretagne,

l'au-

L'autorité de ce prince est augmentée ou amoindrie: parquoy sans consumer le temps à rememorer les seruices que nous luy auons faictz, pour lesquels nous auons grand' esperance de rapporter (avec gré) bonne & grosse recompense , je vous declareray sommairement de quelle ingratitude il vsa hyer enuers nous : tellement qu'ainsi que la fortune muable & inconstante renuerse souuent toutes choses, il a changé de condition, ou par mauvais conseil , qu'il a receu , ou par quelque legiere occasion, que nous ignorons.

Tant y a , que le seigneur Galuanes nous requist de moyenner enuers luy (il n'y a encores que huit ou dix jours) la prouision du mariage de luy & de Madasime: & en ce faisant le faire jouir des terres d'elle , à la charge de les tenir en foy & hommage de luy , & de sa couronne: ce que nous luy promismes faire. Au moyen dequoy , aussi tost qu'il m'a esté possible cheminer , moy , & autres de ceste compagnie , luy en auons esté faire la requeste: mais sans auoir esgard, ny à nous, qui portons la parole, ny à celuy, pour lequel nous nous employons , qui est (comme chacun cognoist) frere du Roy d'Escosse, preux , & hardy Cheualier autant qu'il est possible , & lequel dernièrement contre le Roy Cildadan n'a espargné sa vie, ains a faict son deuoir, autant que nul qui sy soit trouué: il nous a refusez, & tenu propos d'injure, assez peu conuenable & digne d'un tel Roy. Et toutesfois pour le commencement n'en fismes cas jusques à ce qu'il nous dict à tous, ainsi que nous

DV SECOND LIVRE

nous luy faisons aucunes remōstrances, que nous cherchissions ailleurs qui nous cogneust, ou fin mieux que luy, & que le monde estoit assez grand pour ce faire, sans tant l'importuner. Ainsi, mes compagnons, puis qu'estans en son seruice nous luy auons tousiours obey: quant à moy, je suis encores tref-content en ce cas de n'y faillir, & m'en aller hors de ses païs. Mais pource qu'il me semble que ce congé ne touche seulement à moy, & à ceux à qui il parloit, ains à tous autres qui ne sont ses vassaux: j'ay esté d'auis vous le faire entendre, à fin que vous y pensiez à l'auenir.

Harangue d'Angriote d'Esrauauz, pour attirer les autres à laisser (comme Amadis) la maison du Roy. au mesme chapitre.

MEs seigneurs, il n'y a encores long temps que je cognois le Roy, & pour le peu de cognoissance, que j'ay eu avec luy, je ne vy oncques Prince plus sage, vertueux, & temperé, qu'il a esté en tous affaires: parquoy je me doute que le propos qu'il a tenu à Amadis; & à ses seigneurs presens, n'est venu de sa fantasie: mais a esté induit à ce faire par quelque enuieux & meschant, qui luy a persuadé le mal-contentement qu'il a contre eux. Et pource que, depuis huiet ou dix jours ençà, j'ay veu Gandandel & Broquadan parler à luy souuent, & luy leur prester l'oreille plus qu'à nuls autres, je me doute que ce sont eux, qui ont brulé ceste menée: car je les cognois de long temps pour les plus enuieux, qui soyent en tout le monde. Pourtant j'ay delibéré des ce jourd'huy demander le

le combat contre eux, & leur maintenir, que fau-
cement & meschamment ils ont mis le Roy & A-
madis en controuersie : & s'ils se veulent excuser
sur leur ancien aage, ils ont chacun vn enfant por-
tans de long temps harnois en dos, lesquels moy
seul je combattray, s'ils sont hardis de cuyder des-
guiser la trahison de leurs meschants peres.

*Harangue d'Amadis au Roy Lisuard, par laquelle il qui-
tte son seruice. au second liure chapitre 21.*

Sire, si en aucune chose je vous ay faict faute,
Dieu, & vous en soyiez tesmoins, vous asseu-
rant, qu'encores que les seruices, que je vous ay
faicts, ayent esté petits, la volonté, que j'ay eüe de
reconnoistre les biens & honneur, qu'il vous a
pleu me faire, estoit grand en toute extremité.

Vous me dictes, que je m'en allasse par le monde
chercher qui mieuX me cogneut que vous, me dō-
nant assez à entēdre le peu d'enuie, qui vous reste,
que je demeure plus en vostre court. Puis qu'il
vous plaist me l'auoir ainsi commandé, c'est raison
que je vous obeisse: non que je vueille sortir d'a-
uec vous comme de mon souuerain: car je ne fus
oncques vostre vassal, ny d'autre Prince, sinon de
Dieu seul: mais je prens congé de vous, comme de
celuy qui m'a faict beaucoup de bien & d'hon-
neur, auquel je portois amour & desir de seruice.

*Harangue de dom Quedragant au Roy Lisuard, qui lant
son seruice. au mesme chapitre.*

Sire, je ne demureray oncques en vostre court
qu'à la priere d'Amadis, voulant & desirant es-
tre son amy tout outre; & puis que par son occa-
sion

D

sion

DV SECOND LIVRE

sion je fus vostre, par mesme raison je m'en deport
 re desormais : veu que mes petis seruices auroient
 bien peu d'esperance, estans les siens grans si mal re-
 cogneus, sans auoir memoire de l'obligation que
 vous auez à luy, vous ayant deliuré des mains de
 Madafabul, & de la victoire aussi q̃ vous auez ob-
 tenuë sur le Roy Cildadan, par le sang de luy, & de
 ses autres parens. Je vous ramenteurois biẽ le bon
 tour qu'il vo^r fit, quãd il deliura vo^r & vostre fille
 Oriane (cõme j'ay ouy maintefois dire) des mains
 d'Arcalaüs, & depuis n'agueres ma dame Leonor,
 que Famongomad, & Basigant son fils, Geans les
 plus cruels du monde tenoyent prisonniere pour
 la faire mourir: par ainsi l'ingratitude, de laquelle
 vous vsez maintenant enuers luy, est si grande, qu'
 elle vous oste toute cognoissance de verité. Et
 pourtant il ne doit moins estimer ce congé tost
 donné, que la retribution de ces seruices tant ac-
 cordée. Quant à moy, je suis deliberé de le suiure,
 & de sortir de vostre court quand & luy.

*Harangue de Guillan le pensif, s'excusant de ce qu'il ne
 pouuoit suiure Amadis. au mesme chapitre.*

MOy, Seigneur, vous sçauiez mon affaire, & cõ-
 me je ne puis de moy mesme rien faire, estant
 du tout soumis à la volonte d'autrui, par laquelle
 j'endure angoisses & douleurs estranges, qui est la
 cause que je ne vous puis suiure, dont j'ay honte,
 & vergongne, tãt ay de desir de cognoistre le bien
 & l'honneur que m'auiez faict, estant en vostre
 compagnie, vous suppliant bien humblement me
 tenir à present pour excuse.

Responce

Responce d'Amadis audit Guilan l'excusant de ce qu'il ne laissoit la maison du Roy. au mesme chapitre.

SEigneur Guilan, ja à Dieu ne plaise, que pour mon occasion vous faciez faute à la Dame, que vous aymez si parfaicement : ains vous conseille luy estre obeissant, & la servir ainsi que jusques icy vous avez fait, & le Roy semblablement : estant seur que, vostre honneur sauué, vous me serez en tous endroicts amy & loyal compagnon.

Responce du Roy Lisuard à Gandandel & Broquadan, declarant leur insuffisance pour gouverner son Royaume. au mesme chapitre.

JE m'esbailly comme vous estes tant presumptueux de m'oser persuader q je vous laisse le gouvernement, non seulement de ma maison, mais de tout ce Royaume, cognoissant que vous n'elles à beaucoup près suffisans pour ce faire. Estimez-vous, que les Princes & Seigneurs de ceste monarchie vous voussissent obeir, scachans le lieu dont vous estes descendus ? Et si vous cuydez faire les bös mesnagers, vouläs m'enrichir pour espargner argent, on pensez-vous que je le puisse mieux employer, qu'à le donner aux Gentils-hommes, & Chevaliers, qui sont en mon service ? veu que le Prince ne se peut nōmer Roy, sinon d'autant qu'il a les hōmes à son cōmandement. Et si par deuant je me suis mōstré liberal à ceux, qu'à vostre instâce j'ay chasséz, par eux mesmes j'estois maintenu, craint & redouté. Et pourtant suffise vous de ce, q vous avez fait, sans plus me desguiser les choses : autremēt je vous monstreray qu'il m'en desplaist.

DU SECOND LIVRE

Harangue d'Amadis à ceux qui vouloyent aller deffendre le droict de Madasime, les exhortans de mettre hors des prisons du Roy douze Damoysselles. au mesme chapitre.

Seigneurs, respōdit Amadis, les choses qui sont debatues par meure deliberation viennent volontiers à bonne fin: & ne fais doure, qu'entreprenant ce que vous deliberés, vous n'en sortirez à vostre honneur, & fust la chose encores plus hazardeuse & difficile qu'elle n'est, toutesfois (si vous plait) je vous declareray ce que j'en sens. Vous calculez tous (à ce que je voy) de mettre en liberté douze Damoysselles à present prisonnières es prisons du Roy Lisuard. le suis d'avis q̄ douze des vostres (sans plus) soyez de ceste entreprise: ainsi chacun aura la chacune, & seront les douze Damoysselles particulieremēt obligées à douze Cheualiers, & le reste de ceste cōpagnie se tiēdra, pour suruenir aux incōueniēs qui se pourroyēt offrir.

*Complaincte d'Oriane qu'elle fit se sentant grosse.
au second liure, chapitre 22.*

LAs, mes amyes, je voy bien maintenant, que fortune me veut de tout poinct ruiner. Vous sçauiez l'inconuenient puis n'a gueres suruenu à la personne du monde que j'ayme le mieux, & à present (qui est le pis) la chose, que plus j'ay crainte & doutée, m'est escheuē: car certainement je suis grosse, & ne sçay comme je pourray faire, que je ne sois descouuerte & perduē.

Harangue de Sarquiles au Roy Lisuard, l'aduetissant des dangereuses entreprises & trahisons de Broquadan & Gandandel. au mesme chapitre.

Sics

Sire, je ne suis vostre sujet, ny vostre homme ligé; mais en recognoissance de la nourriture, que j'ay prise en vostre court, je me suis obligé à garder l'honneur de vostre majesté. Parquoy, Sire, je vous auiſe, que puis trois jours en ça je me suis trouué en lieu, ou j'ay entendu Broquadan & Gandandel, non seulement conspirer, mais desja ont commis, contre Dieu & vous, la plus grande trahison que lon ſçauroit penser. Il est seur qu'ils deliberēt vous conſeiller & perſuader à faire mourir Madafime, & ſes Damoyſelles: & quant au reſte, Sire, j'eſpere auant qu'il ſoit dix jours pallez, que leur meſchanceté ſera du tout auerée. Et pource qu'en authoriſant tels paillards, vous auez chaffé n'agueſ mon ſeigneur Amadis, & pluſieurs autres bōs Cheualiers, de vostre cōpagnie, je ne ſuis plus deliberé de m'y tenir, & prens congé de vous, pour m'en aller trouuer mon oncle Angriote, lequel (ſi Dieu plaist) vo^s reuerrez en brief par deça, & moy avec luy, deliberez d'auerer par force d'armes à ces deux trahîtres, leur inique conſpiration.

*Cōmandemēt du Roy Liſnard, à Broquadā, & Gādandel,
pour les animer d'executer ce qu'ils auoyent promis.*

Venez ça, vous ſçauiez que maintesfois m'auiez ſolicité de faire mourir ces pauures Damoyſelles, me perſuadant qu'il eſtoit juſte & raiſonnable d'ainſi le faire, & qu'au beſoing vous & vos enfans ſouſtiendriez ceſt auis juſques à la mort. Vous auez entendu ce, que ma dict Ymoſil & ſes compagnons, que je trouue bon & equitable: parquoy il eſt temps que vous auſiez à ce que vous

D 3

auiez

DV SECOND LIVRE

avez à faire. Car par la foy que je doy à Dieu, je ne donnera à autres de mes Cheualiers congé de les combattre : & si n'y pouruoyez, vous serez amendables, & les Damoyselles deliurées.

Harangue d'Angriote d'Esrauauz au Roy Lisuard, luy declarant la meschanceté & calumnie de Broquada & Gandandel. au mesme chapitre.

Sire, mon neveu & moy cy presens, vous supplions faire comparoistre presentemēt deux pailards, qui sont en vostre court, Broquada, & Gandandel, ausquels je declareray la trahison de laquelle ils ont vſé vers vous. Sire, les meschans, dōc je vous parle, sans auoir esgard ne craincte de Dieu ou des hommes, ont fausement accusé monsieur Amadis, & autres, d'une chose, à laquelle ils ne penserent de leurs vies. Au moyen dequoy, j'ose bien dire que vous avez esloigné de vous les meilleurs Cheualiers, qui oncques entrerent en la grand' Bretagne : pourtant si ces trahistres osent maintenant qu'ils ne soyent tels que je les nomme moy seul, par l'ayde de Dieu, & le trenchant de mon espée, le leur feray cognoistre. Et si l'age leur doit excuser, il n'y a celuy d'eux qui n'ayt enfans portans de long temps armes, allez estimez entre les Cheualiers de vostre court, contre lesquels je me combattray, s'ils veulent tenir la place de leurs meschans peres.

Responce de Gandandel au Roy, s'excusant de ce qu'il disoit mal de luy. au mesme chapitre.

Sire, respondit Gandandel, ne voyez vous l'audace de ce braue injurieux, lequel n'est venu en

ces pays, que pour faire honte aux Gentils-hommes de vostre court? Par ma foy, Sire, si vous m'eussiez de long temps creu, aussi tost qu'il est rentré en vostre Royaume, aussi tost eust-il esté pendu au premier arbre: mais puis que vous l'endurez, il ne vous faudra cy après esbahir si Amadis en personne vient jusques icy injurier vous-mesmes. Tant y a q par le Dieu vivant, si j'estois aussi j'enne, que quād je commençay à entrer au service du feu Roy vostre frere, auquel j'ay fait maints grans services, je m'asseure biē qu'Angriote n'oseroit avoir songé à me dire la moindre des injures qu'il a proferées deuant vostre majesté. Mais le gallant cognoist bien que je suis vieil & cassé, tant par le grand nōbre de mes ans vieils, qu'à cause des infinies playes que j'ay receües quall sur toutes les parties de mon corps es guerres de vos predecesseurs.

Reprehension du Roy Lisuard audicts Broquadan & Gandandel, les redarguans de couardise, & lascheté.

VEnez çà vous m'avez tant de fois recité, qu'Amadis & les siēs auoyēt deliberé de me trahir, & vſurper sur moy les pays de la grād' Bretagne: & toutsfois quād c'est venu à joindre, vous vous estes excuses du cōbat, mettans en jeu vos enfans, qui n'en peuuent mēs: toutesfois Dieu est juste, & par tout tant que je luy doy, c'est mal parlé à vous, & ne vous eusse jamais estimé tels que vous estes.

Harangue du Roy Arban de Norgales, au Roy Lisuard, l'induisant de rappeler en sa court Amadis & ses compagnons. au troiesme liure, chapitre premier.

D 4

Sire,

DV TIERS LIVRE

Sire, je serois bien d'auis (auant que de ce faire) que vous eussiez l'auis des hauts hommes de voz païs: car vous sçaués qu'Amadis, & ceux de sa lignée, sont bons Cheualiers à merueilles, & puissans grandement par les amis qu'ils ont. Dauantage il n'y a celuy, qui n'ait cogneu que fausement ils ont esté accusés deuant vostre majesté: dont la victoire qu'Angriote & Sarquiles ont obtenue ces jours passez contre les accusateurs, en a rendu bon tesmoignage, & si le droict n'eust esté de leur costé, encorés qu'ils soyent bons Cheualiers, si ne se fussent-ils despéschez si aysemēt des enfāns de Gandandel, ne de Adamas: qui dōne assez à entendre, que nostre Seigneur les a voulu maintenir en leur justification. Et pourtant, Sire, s'il vous plaisoit oublier le mal, que vous leur portez, & les rappeler à vostre seruice, ce seroit (ce me semble) pour le mieux, veu quel'on n'approuue pas beaucoup que le Prince face guerre contre ceux, qu'il peut facilement & à son honneur attirer à amitié & seruice, attendu que, faisant autrement, c'est bien souuent perte de gens, despence extreme, & amoindrissement d'autorité: chose, qui cause puis après, aux Seigneurs circonuoyfins, desir de faire nouvelles entreprinſes, pour sortir de sujection, & rentrer en plus de liberté, qu'ils auoyent au parauant. Et partant le Prince sage, s'il est possible, ne doit jamais donner occasion à ses vassaux d'eux esloigner de la crainte & reuerence qu'ils luy doyēt:

mais

mais faut, qu'ils essayent par tous moyens à les gouverner par discretion temperée, gaignans leurs cœurs & volonte, plus par fidele amour, que par rigueur & tyrannie, comme faict le bon pasteur enuers ses ouailles. Parquoy, Sire, il est requis esteindre le feu ja allumé, auant qu'il soit du tout embrasé. Car bien souuent, après la faute cogneuë, le remede se trouue par trop esloigné. Amadis est si humble, & tant vostre, que, si vous l'enuoyez rappeler, vous le recouurerés facilement, avec ceux, qui l'ont suiuy, desquels pourrez mieux que jamais estre seruy & disposer.

Defflement de Cendil de Ganote, faict au nom du Roy Lisuard, à Amadis & tous autres ses parens & amis, leur denonceant que le Roy se declare leur ennemy mortel. au mesme chapitre.

SEigneurs, je suis enuoyé icy vers vous, de la part du trespuisant Roy Lisuard, mon souverain Seigneur, au nom duquel je vous deffie, & tous vos parens, amis, ou aliez: & de par luy vous declare, que s'il vous trouue jamais en la grand' Bretagne, ou en l'isle de Mongase, qu'il vous fera prendre & traicter comme ses mortels ennemis. Pourtant gardés vous dorefnauant, si pouuez: car il a entrepris de vous courir sus, & ruiner entierement, s'il en a le moyen.

Amadis prie Gandales, son vieil & ancien amy d'aller respondre au Roy Lisuard, & l'auertir qu'il ne craint ses menasses. au mesme chapitre.

MON pere, je vous prie aller avec luy, & dictes au Roy Lisuard, que je vous enuoye particu-

DV TIERS LIVRE

lièrement deuërs luy pour l'aduertir, que j'estime moins les menasses, qu'il ne pense: & que, si j'eusse sceu le peu de gré, qu'il me porte, de tant de seruices qu'il a recens de moy, que je me fusse très-bien gardé d'entrer si souuent aux dangers, ou je me suis mis, pour le bien de luy, & de son Royaume, qui n'eust (peut estre) autrement demouré si entier qu'il est à present: mais j'espere en Dieu, qu'auccques le temps il cognoistra ceste ingratitude, plus par force que de son gré.

Et quant à ce qu'il pourchasse mon inimitié, assurez-le, qu'il l'aura, tant qu'il mettra en oubly ce que moy & les miens auons faict pour le defendre. Et toutesfois dites luy, que, puis que moy seul luy ay conquis l'isle de Mongase, je n'y mettray jamais le pied pour la luy faire perdre, ne en lieu où je puisse donner ennuy à la Royne, pour l'honneur d'elle.

Exhortation d'Amadis à ses compagnons, prenant congé d'eux, les exhortant de secourir l'un l'autre, & estre vertueux aux combats. chapitre 1.

IE vous prie, mes compagnons, vous secourir l'un l'autre, & penser que, d'autant que vous allez contre vn Roy puissant, la gloire que vous acquerrez (si vous le combattez) en sera plus grande. Je sçay bien qu'il n'y a celuy de vous tous, qui ne soit tenu à preud'homme & hardy Cheualier: qui me donne esperance, qu'avec l'ayde de Dieu, & le bon droict de celuy qui vous conduict, vous remettrez vne pauvre Damoyelle desheritée en ses premiers biens.

Amadis

Amadis continuant encores sa harangue, s'excuse de sa separation, & prie ses compagnons d'estre toujours vnis. chapitre 1.

E ne fus de ma vie si ennuyé de fausser si bonne compagnie, comme je suis à present : mais il n'y a celuy qui ne me doye excuser : que pleut à Dieu, que l'occasion eust appresté autre moyen pour ne nous separer. D'une chose vous vueil bien prier, c'est, que vous n'ayez discord l'un avec l'autre, ains que vous viuiez ensemble comme compagnons, & amis : autrement, assurez-vous que la ruyne tombera de vostre part.

Lettre de l'Infante Celinde au Roy Lisuard, lui recommandant son fils, procedé de l'amour de Lisuard & d'elle. au chapitre 3.

T Respuissant, & excellent Prince, lisant ceste lettre, il vous pourra (peut estre) souuenir que lors que traueziez les pays estranges, comme Cheualier errant, mettant à fin maintes perilleuses aventures, fortune vous adressa au Royaume de mon pere, lequel estoit decedé nouuellement, & me trouuastes retirée en vn mien Chasteau, nommé le grand Rosier, ou Antifon le braue me tenoit assiegée, à cause que je le desdaignois à mary, n'estant esgal à moy en noblesse, & moins amy de vertu : & bien le sceut mōstrer, car il auoit lors vsurpé par force & tyrānie, sur moy pauvre Damoyelle orpheline, la plus part de mes pays, quand à vostre arriuée luy presentastes le combat, pour soustenir le droict que j'auois, lequel l'accepta, plus pour la confiance qu'il auoit à la force de ses bras, que

DU TIERS LIVRE

que pour juste querelle qu'il eust. A quoy nostre Seigneur monstra son juste jugement : car vous, moindre que luy de corpulence, mais en magnanimité de courage de beaucoup excédant, deffites. Au moyen dequoy peu après je fus remise & restituée en tous mes biens, lesquels je veux tenir à jamais de vous, comme estans vostres, & moy-mesme aussi, à qui sur l'heure vous fites tant d'honneur, que de vous venir refreschir en ce mien grâd Rosier: ou depuis, vous & moy deuisans ensemble entre mes plaisans vergers, cueillistes la fleur de ma virginité, ainsi que nous esbarions à amasser les roses, dont le lieu estoit & est encores tresopulent. Je ne sçay pourtant si amour le voulut ainsi, ou si ma beauté en fut cause: mais je sçay bié que vous peustes tant sur moy, & en moy y eut si peu de resistance, qu'auât que partir de là, me laissastes enceinte da ce jeune Gentil-homme, que je vous enuoye, tant beau, & de si bonne grace, qu'il me semble que nature ait prins tout son plaisir à le rendre parfaict en toute excellence, pour effacer le peché de nous deux, si peché y fut commis. Pourtant, Sire, receuez le comme vostre, estât de semence Royale, de vous & moy: qui me faict estimer, qu'il sera preud'hōme, & aura retenu en soy partie de la prouesse qui est en vous, & partie de l'amour grâde, en laquelle il fut engédre le jour q̄ me dōnastes cest anneau, lequel je vous réuoye aussi, en tesmoing de la promesse que vous fistes à vostre hūble seruâte Celinde, fille au Roy Hegide, qui baise les mains de vostre Royale majesté.

Com-

Complainte d'Oriane pour le si soudain esloignement de son filz, preuoyant le mal traictement, qui luy deuoit aduenir, chapitre 3.

LAs, petite creature! Dieu te doint la grace d'estre aussi vertueux & bon Cheualier, que ton pere, & te face (s'il luy plaist) tant de bien de t'envoyer le commencement de ta fortune plus prospere, que ne fut la sienne. Helas, m'est-il force de t'abandonner, & me mōstrer enuers toy plus cruelle, que ne seroit le Tygre ou Leopard enuers ses petits! Pource que je ne scay là ou tu vas, ne quand je te pourray recouurer: qui cause en mon ame telle tristesse, que fortune ne scauroit apprester danger, qui ne se represente deuant mes yeux. Au moins si je cognoissois la nourrice, qui te doit allaiter, je la prierois auoir soing de ta personne. Mais peut estre s'en souciera-elle si peu, qu'auant que tu ayes la puissance de te garder, elle te laissera souvent seul, au danger des bestes, tandis qu'elle sera en ses petis affaires, & à deuiser avec ses voisines de contes & fables inutiles, & mensongeres: car j'estime bien qu'elles & autres te reputans filz d'une simple Damoyelle, pour le mieux que lon te face, sera te nourrir aux champs entre les bergiers, lesquels ne peuuent mettre souvent si bonne garde à leurs troupeaux, que maugré eux le loup, & le Lyon ne passe au trauers, rauissants ce que bon leur semble.

Complainte de la Damoyelle de Dannemarc, après auoir perdu le petit filz d'Oriane, qu'elle estimoit deuoir endurer beaucoup de malayse, chapitre 3.

O Sei-

DV TIERS LIVRE

O Seigneur Dieu ! comme vous a-il pleu permettre, que ceste petite creature perit, laquelle ne vous feit onc offence? Ah-ah, je suis (certes) bien digne de tresgrande punition: qu'à la mienne volonté son infortune fust tombée sur ma propre personne, car ma vie m'est fort ennuyeuse. Hélas, petit enfant, vostre pere, aussi jeune que vous, commença à esprouver les dangers de ce monde, & toutesfois nostre Seigneur le preserva par sa grand' bonté: mais vostre malheur est trop plus estrange, que ne fut le sien: pource que si lon l'habandonna aux ondes de la mer, Gandales le rencōtra de bonheur, qui l'esleua depuis, ainsi que chacun sçait: & vous pauvre estes tombé en la mercy d'une beste brute, qui n'aura pitié de vous, non plus que son naturel luy commande: ainsi finirez vos jours, avant qu'ils ayent quasi eu commencement.

Nascian parlant à sa sœur du petit enfant trouué entre les dents de la Lyonne, la prie de l'auoir en singuliere recommandation, & lui subuenir.

Il est seur, que nostre Seigneur l'a reserué pour son seruice, l'ayant preserué de si grand inconuenient. Et pourtant, ma sœur m'amy, disoit-il, je vous prie penser de luy désormais, & l'esleuer, jusques à ce qu'il puisse estre capable de receuoir si peu de doctrine, que je luy pourray enseigner, puis vous le ramenez: & si il plaist à nostre Seigneur luy prestier longue vie, j'espere qu'il sera si preud homme, qu'il recognoistra le bien, que luy aurez faict.

Harold.

Harangue au Roy Lisuard à ses souldars, les admonnestant de combattre pour luy vertueusement : au mesme chapitre.

Certes, mes amys, vous pouuez maintenant veoir à veüe d'ceil ceux, qui sont cause de nous auoir fait passer la mer pour deffendre l'honneur de la grand' Bretaigne, & le pays qui est nostre, ainsi qu'il est tât notoire par les conuenances que j'euy avec Ardan Canille, auoué de Madasime, & de la vieille Geante sa mere : & toutes fois je ne sçay sous quelles couleurs ils y sont entrez depuis, & ont prins par trahison la ville & chasteau du lac Ardant, ou estoit le Comte Latin, lequel ils detiennent encores prisonnier, & maints autres avec luy, dont ils ont le cœur tant haussé, qu'il leur semble fortune estre entierement pour eux, & qu'elle les vueille pousser contre nous, jusques en nos propres maisons, desquels ils font estat, comme si n'auions moyen d'arrester plus grâde puissance, que la leur: mais il ira tout autrement, & ne permettra nostre Seigneur, si il luy plaist, que la reputation, en laquelle nous auons de tout temps vescu, soit par eux esteinte, m'asseurant qu'il n'y a celuy de vous, qui ne vueille plustost mourir en honneur, que viure après avec honte: & pour tels vous cognois de si longue main, que j'ay grande occasion de vous aymer, & estimer: & quand je n'aurois telle cognissance, si sçay-je bien, que je ne fus oncques si tost né, que fortune ne m'obligeast à vous tous, tant pour la fidelité, laquelle vous avez tousjours gardée à vos Princes, que pour les grans seruices, que

DV TIERS LIVRE

que vous m'avez faiëts en mains endroiëts: spécialement contre Barfinan, lors qu'il me mit par trahison és mains d'Arcalaüs, pour se faire Roy: & dernièrement, en la bataille que j'eü contre le Roy Cildadä, ainsi que chacun scait: qui me fait croire que, sans auoir esgard à quelques particuliers, qui se sont rebellez contre nous (autresfois vos amis, & maintenant conuoyreux de tirer le pur sang de vos corps) vous ferez tel deuoir, suyuant vostre ancienne vertu & fidelité, que nous leur donnerons à cognoistre, que ce n'est pas à nous à qui ils se doyuent adresser. Ce que nous pouuons aysément faire, veu que nous sommes trop plus qu'eux, & si auons le droit deuers nous. Or marchōs doncques hardiment: car je les voy approcher.

Harangue de Galuanes à ses Cheualiers, les exhortant de prendre courage, & s'estimer heureux de combattre pour iuste occasion. au troisieme liure, chapitre 3.

ENtendez, mes compagnons, que le premier, & plus souuerain bien, qui puisse estre en vne armée, est d'un chef, qui sçache prudemment ordonner & conseiller ce qui est requis de faire, puis auoir obeïssance, pour executer ce qu'il cōmande. Or auez-vous icy non seulement vn Capitaine tel que je le dy, mais deux ou trois, voire plus de vingt, lesquels sont si accordans ensemble, que ce n'est qu'un vouloir, vn cœur, & vn auis. Puis dōc que ce premier bien ne nous est denié, approprions nous au second, & pouillons nostre fortune, qui nous ayde contre vn Roy le plus ingrat qui soit sur la terre, lequel fait estat de ruyner nos biens,

&

& nos vies, avec ceste grosse & puissante armée qu'il a faict passer par deça pour appauvrir, & du tout exterminer vne pauvre Gentil-femme. Mais il est bien loing de son comte, car nous luy ayderons tant qu'aurons la vie au corps, suyuant la promesse en quoy nous sommes obligés, receuans l'ordre de cheualerie, & si nous y mourôs, ce nous sera vne gloire immortelle d'auoir à si bonne occasion, combattu celuy qui deuoit estre iuste protecteur de toutes Damoysselles, en sorte que ce, que lon pourroit appeller temerité à plusieurs, sera en nostre endroict dit vertu, & magnanimité de courage. Donnons donc hardiment dedans, sans douter la mort, ne danger quelconque, n'ayans rien deuant les yeux que l'honneur. Car en tels actes bellicueux, fortune mesmes ne veut estre crainte ne doutée : & si nous demourons victorieux, d'autant qu'ils sont plus que nous, nostre gloire en sera plus grande, & nostre renommée plus diuulgée, ayans entrepris de si grâd cœur, chose quasi incroyable aux hommes.

Regrets d'Amadis pour son Oriane, de ce qu'il estoit sans cause esloigné de sa compagnie. au troisieme liure, chapitre 5.

AH-ah, pauvre infortuné Amadis, est-il possible que tu puisses longuement durer en ce tourment. Hélas, si autresfois Amour t'a favorisé, il te faict maintenant bien payer l'vlture. Que dis-je amour? Amour n'est-ce point, & n'é est cause: mais ton mal-heur, lequel enuieux de ton bien, & grâd zèle t'a forgé & basti vn mescontentement enuers

E le

DU TIERS LIVRE

le Roy, pour du tout te ruyner, te faisant perdre de veuë celle de qui dependoit ton aise, ta vie, & seul repos, chose qui t'est beaucoup plus malaisée à supporter que mille morts ensemble: toutesfois vne me suffiroit si tant de bonheur, me pouuoit aduenir. Ha, ha, certes j'ay grand tort de telle chose souhaiter, veu que je suis seur qu'Oriane en auroit trop de desplaisir. Pourquoy donc luy desirerois-je mal, veu qu'onques ne me fit que bien & faueur? Et si je souffre quelque tristesse, je suis seur qu'elle s'en sent comme mon ame propre.

Harangue de Bruneo à Amadis, le priant de luy bailler congé pour l'accompagner. au troisieme liure, chap. 5.

Certes, mon Seigneur, le jeune aage & peu d'estime, en quoy j'ay vescu jusques icy entre les bon cheualiers me pressent d'habandonner ceste presente vie, & en prendre vne plus penible pour paruenir à leur reng, & pourtant je vous supplie humblemēt, si vous vous trouuez en disposition d'aller chercher les aduentures, permettre que je vous accompagne, sinon me donner congé, car j'ay deliberé partir demain des le plus matin.

Responce d'Amadis à Bruneo, s'excusant dont il estoit contrainct le laisser. au troisieme liure, chapitre 5.

PAr ma foy, mon grand amy, j'ay toute ma vie desiré telle cōpagnie que la vostre, estant asseuré, qu'il ne m'en scauroit aduenir que tout honneur, & bon-heur. Mais le propos que le Roy m'a tenu nouuellement pour ne partir encores de ce pais, me contrainct vous faucher compagnie, dont je suis trop desplaisant, parquoy je vous prie de
m'exc.

m'excuser, priant Dieu qu'il vous vueille conduire.

Harangue du Roy Arauigne à ses souldars, les incitant à se porter vertueusement au combat. au troisieme livre, chapitre 5.

Quel besoing est-il, Seigneurs, que je vous face grand enhortement de bien combattre, veu que vous estes icy pour ce faire, & mesmes auteurs de ceste guerre, en laquelle vous m'avez esleu pour vostre chef, & premier conducteur? qui est la raison principale, pour laquelle je vous diray ce qui m'en semble, à fin qu'après m'auoir entendu, vous ayez deuant les yeux la cause pour laquelle vous estes si grand nombre de gens assemblez. Certes ce n'est pas pour defendre vostre pais, vostre liberté, vos femmes, vos enfans, ou vos biens. Mais c'est pour conquerir, & subjuguer vne gent, la plus fiere, qui soit aujourd'huy viuante, & qui de nous (estans loing d'eux) fait aussi peu d'estime que de rien. Toutesfois je croy que de près ils n'oseroient nous attendre, combien que vous les voyez deuant vous marcher furieusement, ce nonobstant, si vous regardez bien leur contenance, il semble qu'elle doyue auoir plus d'efficace à vous esmouuoir, & donner cœur de bien combattre, que toutes les paroles d'homme viuant, encores que fussiez quasi recreuz, & mal equippez: & au contraire, nous sommes icy la fleur & force de la plus part des Isles Oceanes, & en si grand nombre que ce seroit quasi peché de douter de nostre certaine victoire.

E 2

Et

DV TIERS LIVRE

Et pour plus la nous asseurer, souuienne vous que nous sommes en vne terre estrangere, & fort loingtaine de la nostre, non point entre nos bons amis, mais au milieu de tous ceux qui desirent nostre mort, chose que nous ne pouuons euitier, si nous sommes vne fois rompus: car ils ont force gens de cheual, par lesquels serons poursuiuis, sans auoir aucun moyen de faire retraite en nos vaisseaux, par ainsi il nous faut resoudre de vaincre, ou de mourir, car la necessité en quoy nous sommes, est trop plus à craindre que leur puissance, pourtant que chacun face son deuoir, & j'espere auant que la nuit nous separe, que serons maistres & Seigneurs de tout ce pays, & redoutes cy après en tous les endroicts du monde.

Harague du Roy Lisuard à ses Cheualiers, les aduertissant de sa iuste querelle, & qu'à ceste cause ils soustinsissent son party vertueusement. au mesme liure, chapitre 5.

MES amis, estant le droict de nostre costé, Dieu (qui est iuste, es mains duquel sont les victoires) nous aydera s'il luy plaist: & s'ils disent qu'ils ne font la guerre seulement pour venger ceux qui dernièrement inuaderent ce royaume avec le Roy Cildadan: Assurez vous qu'ils se pourroyét bien trouuer deceuz, sachans que cuydans venger leur injure (sous la confiance de quelque puissance) accroissent bien souuent leur honte, & y finissent mal-heureusement leurs jours, comme j'espere qu'ils feront: car il n'y a nul de vous apprentif de se trouuer en tels conflits, & qui ne soit expérimenté, & réputé, par eux mesmes cheualier preux &

& hardy: seulement fondent leurs victoires sur le grand nombre de gés qu'ils ont en leur camp, gens (puis-je dire) ramassés, & de toutes pieces, la plus part sans ordre & sans obeissance, lesquels nous voyans approcher, s'estonneront avant qu'ayons, baillé nos lances, & si vne fois nous les pourrions mettre en desordre, nous en aurôs telle raison que nous voudrons. Marchons donc hardiment, & leur faisons à cognoistre qu'ils ne sont pas plus gens de bien que leurs compagnons, desquels nos terres ont esté engressées par leur sepulture, & les loups repeus de leur charongne par trois ou quatre diuerses fois, qu'ils ont esté deffaiçts en bataille par la vertu & magnanimité de vous autres.

Exhortation du Roy Perion de Gaule à Amadis & Florestan ses enfans, leur donnant courage d'estre magnanimes contre leur infortune. au troisieme livre, chapitre 6.

COMMENT vous estonnés vous si tost des tours de fortune? Estes vous à cognoistre ses mobilités? Sur ma foy, je vous eusse pensé plus fors & constans, d'une chose je vous prie ne me donner point plus d'ennuy que j'en ay: car vostre tristesse me cause telle passion à l'ame, que cela seul est suffisant pour me faire mourir. Pourtant rassurez-vous, & esperons en Dieu, qui est tout puissant de nous tirer de ce lieu. Il nous faut recômander à luy, & en luy seul auoir nostre fiance. Mais qui eust jamais pensé que fussions tombez en tel accident, à la persuation seulement d'une simple Damoselle, sous couleur de faindre la muëtte, après

DV TIERS LIVRE

auoir eschappé les dangers d'une cruelle bataille. Ainsi mes enfans puis que nous y pouuons mettre ordre, postposans toute pitié naturelle que vous pourriez auoir de moy, & moy de vous: prenons nostre fortune en gré.

Responce d'Amadis à Arcalaüs, qui demandoit qu'il estoit. au mesme chapitre.

Sur ma foy, Seigneur Arcalaüs, quand vous scaurez qui nous sommes, je suis seur que vous n'offrez meilleur traictement que nous n'auons encores eu: car vous estant Cheualier comme nous, & qui souuent auez enduré les tours de fortune, ainsi que nous faisons: ne trouuerez mauvais, qu'ayons donné ayde à nos amis, ainsi que voudrions faire pour vous mesmes, en cas semblable: & s'il y a en nous quelque prouesse, cela doit estre moyen de vous faire mieux recognoistre si vous nous faictes tort ou non.

Harangue d'Arquisil Cheualier Romain à ses compagnons, à ce qu'ils n'eussent à differer le combat accordé. au troisieme liure chapitre 7.

Comment? Seigneurs, vous voulez vous oublier, & perdre ainsi la reputation de nostre Empire? Sera-il publié qu'onze Cheualiers Romains (par crainte de mort) ont esté si laches de n'oser combattre douze Alemans grossiers, & peu vstrez aux armes? Sur mon Dieu quand moy seul l'aurois entrepris, si ne differerois-je pour mourir de mille morts ensemble, & si vous doutez celuy qui a desfaict Garadan, laissez-le moy combattre, & vous adressez aux autres; car je vous assure
que

que si nous auons le cœur bon, nous en viendrons au dessus, & recouurerons ce qu'ils pensent auoir desja obtenu par infortune aduenue à nostre cōpagnon. Combatons les doncques, & mourons tous plus tost que de différer, veu qu'il nous vaut trop mieux eslire vne telle mort honorable, que viure cy après en perpetuelle honte, & d'une vie tant mal-heureuse que seroit la nostre.

Je vous prie donc mes seigneurs, compagnons, & amis auoir souuenance, que nous allons combattre, non seulement pour acquerir terre à l'Empereur, ou pour entretenir la promesse qu'a faiete Garadan : mais pour l'honneur de tout l'Empire Romain : au demourant je vous ay dict & prie me laisser combattre celuy qui eut hier la victoire de nostre compagnon, je le voy marcher le premier, & le premier aussi sera renuersé, comme j'espere.

Harangue du Cheualier à la verde espée au Roy Tasinor prenant congé de luy. au troisieme liure, chapitre 7.

Sire, graces à nostre Seigneur, vous estes maintenant en paix, & hors de vos affaires, parquoy il vous plaira me donner congé : car j'ay deliberé partir demain du matin, & luyure ma fortune, ainsi qu'elle trouuera bon me guider, vous assurant Sire, qu'en quelque part ou je sois, je demoureray tant que je viuray vostre humble seruiteur, ainsi que le bien & honneur que vous m'aués fait m'y ont obligé.

Regrets d'Amadis pour se veoir absent, & si fort esloigné de son amye Oriane. au troisieme liure, chapitre 7.

D V T I E R S L I V R E

Hélas, amye, quand verray-je le temps que je pourray encores auoir le bien de vous tenir entre mes bras: Ah-ah, Amour vous m'avez esleué au plus grand heur, ou oncques loyal Amant pourroit estre: Mais quoy? d'autat que ceste gloire m'estoit nompareille en faueur, d'autant plus m'est elle tournée en tribulation & ennuy, me sentât ainsi esloigné de celle q plus je desire voir & tenir. Et ce qui me tourmente dauantage est la crainte que j'ay, que mon absence soit cause qu'elle me mette en oubli ou la mene à autre nouuelle amo^r. (Puis soudain se reprenoit, & disoit) Hélas, dont me peut proceder ceste folle oppinion? Ah-ah, amye, je vous sens trop ferme & constante, & cognois aussi bien que j'ay peché contre vous: car ma peine & grand' fidelité, m'ont tant de fois donné esperance & assurance de vous, que j'ay tort d'en auoir douté. Puis que je sçay bien qu'oncques je ne pensay qu'à vous obeir, & feray toute ma vie, ainsi n'aurez vous occasion de me vouloir mal, ne desirer aucune vengeance sur moy, si vous ne pensez estre offencée par vous aymer plus ardemment & constamment qu'autre ne sçauroit faire. Je ne sçay pourtant si amour ne me voudroit point punir, de ce q pour auoir desdaigné toutes autres, je me suis tant rendu vostre, que maintes en ont esté de moy mal traitées, & rigoureusement refusées, mais je sçay bien que mes pensées sont tant familiares en vostre cœur, & vostre grand' beauté si caractérée & empreinte en mon ame, q je doy tenir pour certain qu'avec le temps
mes

mes peines seront estainctes, ou par ma fin, ou par
vostre accoustumée loyauté

*Petite Oraison d'Amadis fort blessé par l'Andriague qu'il
adresse à Dieu, pour auoir pitié de luy. au troisieme
liure, chapitre 10.*

AH-ah, Seigneur Dieu, qui pour me racheter
printes chair humaine au ventre virginal, &
depuis endurastes tât griefue & abominable pas-
sion, je vous supplie auoir pitié de mon ame, car je
cognois bien que mon corps n'est plus que terre.
*Amadis rendant graces à maistre Elisabet, le remercie de
son bon traictement. au mesme chapitre.*

AH, mon grand amy, respondit le Cheualier, je
puis bien dire qu'après Dieu, vous estes celuy
à qui plus je suis tenu, m'ayât deliuré du grand dā-
ger ou j'ay esté. Aussi m'asseyray-je bien q̄ tāt que
j'auray l'ame au corps, vous aurez vn cheualier en
moy, bien prest à s'employer pour vous, sans y re-
seruer peril ou danger queconque, veu que vous
auez tant fait pour moy (ne me cognoissant autre
que simple Cheualier, sans moyen, n'ayant pour
tous biens qu'un meschāt harnois rompu & des-
cloué) qu'il ne sera jour de ma vie que ie n'essaye
à le recognoistre.

*Responce de maistre Elisabet à Amadis s'excusant enuers
luy de son regractement. au mesme liure, chapitre 10.*

MOnseigneur, dict Elisabet, vous direz ce qu'il
vous plaira de vous mesmes, tant y a que je
m'estime plus heureux qu'autre qui me ressemble,
d'auoir saué la vie (après Dieu) au plus gentil
cheualier, qui oncques monta sur destrier, ce que

DV TIERS LIVRE

j'oseray dire publiquement, vous ayant veu entreprendre & paracheuer choses incroyables à toutes personnes: mesmes que je suis tout asseuré que d'icy en auant, maints, à qui on a faict tort ou injure, seront soustenus par vo^z, qui autremēt demoureroyet sans aucune esperance. Par ainsi estant cause de tel bien, je me tiendray pour mieux recōpensé, q̄ si j'auois tous les tresors du monde ensemble.

Responce d'Amadis à l'Empereur qui le vouloit retenir à sa court, le remerciant de la faueur, qui luy portoit.
au troisieme liure, chapitre 11.

Sire, dit le Cheualier, vous m'avez des-ja tāt fait d'honneur, que je croiray toute ma vie n'estre en ma puissance vous pouuoir faire seruice qui meritast le moindre des biens que j'ay receus de vous: toutesfois je suis de si longue main hors de ma liberté, m'estant submis à la seruitude d'une seule, que je ne puis, ny ne veux luy desobeir pour vous cōplaire, estant certain que faisant autremēt, la mort ne me laisseroit longuement vostre, & me priueroit de tout poinct d'estre plus sien.

Harangue d'Amadis à l'Empereur prenant congé de luy.
au mesme chapitre.

Sire, vous m'avez tant fait d'honneur & de bien que je ne seray jamais en lieu ou vous n'ayés vn seruiteur en moy, prest pour vous obeir toutesfois, & quantes qu'il vous plaira m'employer, & pource que je suis deliberé de me trouuer en brief es marches de Romanie, suyuant ce que j'ay promis, je vous supplie humblement me donner congé.

Responce

Responce dudit Empereur à Amadis, luy donnant gracieusement le congé qu'il demandoit. au mesme chapitre.

MOn grand amy, respondit-il; si estoit possible que vous fissiez plus long sejour par deça, vous me feriez vn grand plaisir. Mais puis que vostre parolle vous a de tant obligé, ja à Dieu ne plaise que je donne occasion à vous, ou à autre, de la faulser.

Grasfonde, parlant à Amadis, surnommé le Cheualier à la verde espée, le loüant d'auoir tenu promesse. au mesme chapitre

Croyez Cheualier à la verde espée, que si j'ay eu par le passé bonne estime de vous, que je l'ay à présent trop meilleure, voyant que si fidelement vous m'avez tenu promesse, estant retourné de vostre voyage, auant que l'an soit passé, qui me faict croire, que puis que n'avez fait faute en cela, vous ferez le semblable en ce que j'ay deliberé vous employer, suyuant le propos que nous eusmes ensemble vn peu au parauant vostre embarquement pour aller en Grece.

Amadis regretant son Oriane absente. au troisieme liure, chapitre 11.

HElas! amy, la longue absence de vostre personne, m'a tant donné de passion, que n'eust esté la craincte qu'eussiez desplaisir à ma mort, je fusse long temps enseuely & priué du plus grand bien qui me scauroit aduenir, qui est auoir la veüe de vous. Haa! mes yeux n'avez vous tort d'ainsi

DV TIERS LIVRE

d'ainsi épuiſer (à force de jetter l'armes) le peu d'humeur, en laquelle ſe nourrit mon triſte cœur, attendant le retour vers celle, pour le ſervice de laquelle ſeulement mon eſprit eſt content reſider en ce penible corps? meſmes que quand vous n'aurez eſperance de la reuoir, ſi auez vous eu plus de bien (par les faueurs qu'elle vous a faiçtes au paſſé) que ne meritaſtes oncques: & dauantage vous pouuez tenir aſſeurez, que la fermeté d'elle eſt ſi conſtate, que pour accident qui iuy ſuruienne, elle ne pourroit varier ſentant en ſon ame ma fidelité telle, que j'aymerois trop mieux mourir cent mille fois que de perdre ſa bonne grace.

Gandalin tend à deſtourner ſon maĩſtre Amadis du ducel & triſteſſe ou il le voyoit pour ſon amie Oriane. au troiſieſme liure, chapitre 12.

VOUS eſtes vn eſtrange perſonnage (diçt Gandalin) d'ainsi vous aſſiliger, lors que vous deuriez plus vous reconforter, & prendre cœur veu que nous ſommes en voye pour retourner vers ma dame Oriane, qui vous cauſe toutes ces maladies, & me ſemble que vous feriez auſſi bien de vous diſtraire de ce penſement, qui vous fait ainſi mourir. Car il eſt difficile que ne tombez malade au temps que vous aurez le plus affaire de voſtre ſanté: ainſi vous appreſtez vn mal pis que deuant, dont vous vous repentirez après tout à loyſir.

Harangue de Graſinde au Cheualier à la verde eſpée, pour l'attirer à ſon amitié. au troiſieſme liure, chapitre 12.

Entendez

Entendez, Cheualier, qu'un an au parauant qu'entrissiez en ces pays, me trouuant en vne assemblée que le Duc de Balle fit chez luy, ou toutes les belles Dames & Damoyelles de la contrée furent semonces : ainsi que nous estions au plus fort des bonnes cheres, je ne scay qui esmeut mon frere le Marquis Salender (que bien cognoissez, & en la garde duquel j'estois lors) quand il dict à haute voix deuant toute l'assistance, que ma beauté estoit tant excellente, que nulle autre de la compagnie ne se deuoit en rien comparoir à moy, & que s'il y auoit Cheualier, qui voulist soustenir le contraire, qu'il estoit prest à le combattre. Toutesfoi, ou pource qu'il estoit crainct & redouté, ou peut estre que telle fut l'opinion de l'assistance, nul ne vouloit le cōtredire. Au moyen dequoy j'emportay l'honneur sur toutes les belles Dames de Romanie, dont j'eue tel plaisir & contentement, que pouuez estimer, & si par vostre moyen je pouuois passer outre, & paruenir à ce que mon cœur a depuis tant desiré, je m'estimerois la plus heureuse du monde.

Lamentation de Bruneo de Bonne Mer, lequel estant en la queste d'Amadis, tomba entre les mains de je ne scay quels traistres, qui le blessèrent grandement. au troisieme liure, chapitre 12.

AH-ah, chetif, infortuné, Bruneo de Bōne Mer, tu vois bien maintenant qu'il t'est force finir tes jours avec affectionnez desirs, par lesquels ton cœur loyal a esté si long temps affligé. Hélas, Amadis de Gaule, mon bon Seigneur, vous ne verrez
jamais

DV TIERS LIVRE

jamais vostre loyal compagnon Bruneo : car
 vous cherchât ainsi que Melicie, vostre sœur bien
 aymée, luy auoit commandé, il est tombé es mains
 des trahistres, qui le feront mourir, sans auoir ay-
 de ne secours de nul de ses amis. Ah-ah, fortune
 ennemie de mon heur, tu m'as si esloigné de tout
 remede, que je n'ay seulement le moyen de faire
 entendre mon desastre à aucun pour m'en venger,
 qui me feroit vn tel recōfort, que mon esprit par-
 tiroit plus content de ce miserable monde. Helas,
 Melicie, fleur & miroir de toutes les parfaites du
 monde, vous perdrez aujourd'huy le plus loyal
 seruiteur, qu'onques eut Dame ou Damoyelle:
 car il ne pensa en sa vie qu'à vous obeir, cōplaire,
 & seruir. Et sur mon ame, si bien vous consideres,
 vous trouuerez (peut estre) que ceste perte est ex-
 treme pour vous, estant asseurée que ne recouure-
 rez jamais autre qui soit tant à vous, cōme estoit
 le vostre Bruneo, lequel sent desja la lumiere de sa
 vie esteindre, & son cœur affligé perdre les forces,
 avec lesquelles (par vostre seul souuenir) j'ay au-
 tresfois eu moyen de faire maints hauts faictz d'
 armes, & grand' cheualerie. Par ainsi je le vous re-
 commande, vous suppliant le fauoriser, & traicter
 comme celuy qui onques ne pecha en sa loyauté:
 Helas, Mort, qui me surprends, tu te monstres en-
 uers moy trop aspre & rigoureuse: Me faisant per-
 dre tout mon bien, mon plaisir & ma joye: non
 que je te vueille expressement blamer, en me priant
 de vie: mais pource q̄ tu n'as permis que j'accom-
 plisse auant que mourir, ce que Melicie m'auoit
 plus

plus enchargé, qui estoit de trouuer son frere Amadis. Hélas/ce cōmandement fut le premier qu'elle me fit oncques, & sera (comme je voy) le dernier aussi: Dont je sens doubler mon tourment.

Car si j'eusse eu moyen de luy satisfaire, je tiendrois mon traual fort bien employé. Mais quoy? Amye, vous me perdrez auant que j'aye eu le pouoir de recognoistre tāt de graces & faueurs, que vous m'auez faictes: vous asseurant sur mon Dieu, que je n'euz oncques craincte de la mort, mais bien de finir ma vie en vous ayment avec trop d'affection. Toutesfois mon mal-heur m'a priué d'un si grand bien me faisant tomber au peril ou je suis.

Le mesme (continuant sa complaincte) dict. au troisieme liure, chapitre 12.

HA, mon grand amy, Angriore d'Estrauaux, ou estes vous maintenant, & comme m'auez abandonné, ayants si longuement maintenu ceste queste ensemble? & au besoing vous me laissez, sans aide ne secours quelcōque, non que je vueille vous donner blasme: car moy-mesmes ay esté cause de nous separer ce jourd'huy, à nostre grand mal-heur, lequel nous separera aussi pour jamais l'un de l'autre.

Harangue d'Oriane à Florestan, luy remonstrant que l'absence de luy, & de son frere Amadis a porté grand dommage à plusieurs Damoysselles. au troisieme liure, chapitre 12.

En

DV TIERS LIVRE

EN bonne foy, Seigneur Florestan, il y a bien long téps que nous ne vous vismes en ce pais, dont j'ay esté fort ennuyée, tant pour le bon vouloir que je vous porte, que pour l'indigence qui ont souffert maints pauvres affligez, qui souloyent trouver secours à vous, vostre frere Amadis, & à maints autres qui l'ont suyuy. Qui maudict soyent ceux qui sont cause de tel esloignement. Et croyez que je ne les diéts sans grande occasion: car je cognois vne pauvre Damoysselle, bien prestee à estre desheritée pour n'avoir personne qui defende le tort que lon lui a fait. Et si Amadis estoit encores par deça, & tât d'autres qui en sont esloignez, elle se pourroit tenir seure que son bon droit ne luy seroit ainsi tollu comme il est: mais le voyant absent, elle n'a recours n'esperance meilleure qu'à la mort.

Responce de Florestan à Oriane, la rendant certaine qu'Amadis faict bonne chere, & que sa renommée se diuulgue tousjours par ses heurieuses conquestes. au troiesme livre, chapitre 14.

MA dame, Dieu tout misericordieux n'oublie oncques ceux qui esperent en luy, & ne commencera s'il luy plaist, par la Damoysselle qui est tant desolée. Quant à mō Seigneur Amadis aillez vous qu'il est en tres-bonne santé, cherchant continuellement les aventures estranges, en sorte que par les grandes armes qu'il faict es pays loingtains ou il est, sa renommée se diuulgue en toutes les parties du monde.

Harangue

*Harangue du Roy Lisuard à Galaor, touchant le mariage
d'Oriane, & de l'Empereur: le priant de luy en donner
son aduis. au troisieme livre, chapitre 14.*

MOn grand amy, j'ay tousjours cogneu tant de
fidelité en vous, & me suis trouué si bien d'
auoir souuent creu vostre conseil, que je suis de-
libéré ne conclure jamais affaire d'importance,
sans vous en communiquer. Vous sçauéz l'hon-
neur que me fait l'Empereur, & l'Embassade qu'il
a enuoyé nouuellement vers moy, pour me prier
luy donner ma fille Oriane à femme, & croyés qu'
il me semble que nostre Seigneur faict en cela
beaucoup pour elle, & pour moy: car c'est aujour
d'huy le Prince de la Chrestienté plus puissant &
redouté. Par ainsi estant si bien allié avec luy, je n'
auray désormais voyfin, ou ennemy, qui ose leuer
les cornes, pour me vouloir seulement ennuyer,
& seray plus crainct & obey, que fut oncques
Roy de la grand' Bretagne, & dauantage il sera
quasi impossible de la pouruoir mieux qu'elle fe-
ra, estant femme d'un tel Empereur, & par ainsi
Leonor demourera après moy seule dame de mes
païs, lesquels autrement pourroyent estre diuisés,
qui seroit vn tres-grand dommage. Toutesfois je
suis delibéré de n'en faire riens sans auoir l'aduis
des Seigneurs & Cheualiers de ma court, specia-
ment le vostre, que je vous prie (par l'amitié, que
vous m'avez tousjours portée) me dire librement
& franchement, & sans aucune dissimulation.

F

Responce

DV XII. LIVRE

re, & satisfaisant, par l'immortalité de ce sacrifice, à celuy, lequel (comme j'espere en vostre vertu) vous auez faict de vous-mêmes, auant que je me voye en vne telle extremité. Mais je suis tant asseurée de la justice des dieux, & de la force de voz dextres, que je m'asseure encores d'estre excusée de ce sacrifice dont je parle, & que vous le ferez tomber sur noz ennemys, à leur grande confusiō, & à vostre perpetuelle gloire. Or en ceste confiance ie feray fin à mes paroles, pour en voir commencer l'effect, & inuoyeray, à la defense de nostre liberté, la faueur des dieux, & le secours des cheualiers estranges, qui sont maintenant en ma court: & parce que mes tresors, pour grands qu'ils soyēt, ne seroient suffisans pour recompēser leur vertu, je les supplie auoir egard à l'honneur, & à l'immortel renom, qui leur est appareillé, pour la vraye & meilleure recompense du trauail, qu'ils quierent tous les jours, errans par le monde, à fin d'employer la force de leur haulte cheualerie: car maintenant ils en ont trouué vne trefuiste occasion en ceste guerre.

Lettre de la Royne Sidonie. au douzième livre, chapitre. 60.

AVx tresexcellens Princes, le Roy Amadis de Gaule & la royne Oriane, Sidonie royne de l'isle de Guindaye, & tous les princes, roys & roy-nes assemblez en sa grande cité, enuoyent le salut, que la fortune leur a octroyé, apres plusieurs calamitez passées. Sçaches doncq', tresexcellent roy, que

que l'inconstante fortune, depuis que ta deguisee Daraide eut mis le prince Grec avec sa teste en ma puissance, reduist nostre grandeur en telle extremite, que nous & les nostres estions tombez en vne miserable seruitude, si les victorieux princes, le Roy dō Falanges d'Astre, & la cheualeuse royaume Alastraxeree, ne nous eussent secouru en ce besoing: car ma cite estant presque prinse des ennemis, qui ia commençoient à entrer dedans, ces deux nobles princes, n'osterent seulemēt aux roys de Russie, & de Gaze, la cite, & la victoire, qu'ils estimoyent desia certaine, mais encores les rompirent, & mirent en route, eux & leurs confederez, de façon qu'ils nous remirent en nostre premiere liberte, & en noz anciens heritages. Au moyen dequoy, selon les propheties de ma belle Diane, Daraide, ayant passé la caue de Phebus, decapita en ma presence, dedans la tour de Diane, la statue de dom Florisel, la teste duquel me priua de tous sentimens, & fist efforcer dom Rogel de Grece, à venger la mort de son pere par le trespas de Daraide. Et tant aspre fut le combat entr'eux deux, & avec telle effusion de leur sang, oultre celuy, lequel ils auoyent perdu ce mesme jour, que finablement ils tomberent tous deux par terre comme morts, jusques à ce que la braue serpente & victorieuse Roynne, recognoissant, selō les propheties, son cher enfant sous l'habit de Daraide, se reueilla par ses douloureux cris & gemissemens mortels: ce qui luy fut occasion de perdre le nom de Daraide, & recouurer celuy d'Agésilan, avec ma fille Diane pour

AA

son

DU XII. LIVRE

son espouse, laquelle il auoit ja gagnée par la loyauté & constance de son amour, en vertu duquel ils mirent en liberté, & hors de prison, l'Infant dō Rosaran, & la Duchesse de Bauiere, en la tour enchantée, desquels ils demeurerōt prisonniers, sans en pouuoir sortir, jusques à ce que les deux, les pl^s accompliz en loyauté d'amour, leur en puissent donner le moyen, & à nous la consolation de la tristesse que nous souffrons pour leur absence: laquelle durera jusques à ce, que les excellens Roy & Roynie de la grand' Bretagne ayent entré au chasteau enchanté, en les deliurant de prison, à la grād' gloire de leurs amours loyales, & à la consolation de nous tous. Pour doncq' trouuer quelque paix en ceste guerre, nous vous prions & supplions de la nous moyēner par vostre venuë: ce qui retournera à vostre grāde louēge, & à nostre repos, sans lequel nous demeurerons, jusques à ce que, par vostre arriuée, vous ayez donné fin à cest enchantement, & mis en liberté ces deux loyaux amans de vostre lignage.

Lettre d' Amadis de Gaule, & Amadis de Grece. au douziēme liure, chapitre. 64.

AVx tresexcellentes & tresbelles princesses de l'isle Solstice, Amadis de Gaule Roi de la grād' Bretagne & Amadis de Geece, Empereur de Trebisonde, prince de Grece, de la grand Bretagne, de Gaule, & Roy de Rhodes, salut, & avec iceluy, paix & repos à vostre perilleuse guerre. Sçachez que la
for-

fortune & la tēpeste nous ayāt pouſſez en ceſte iſle avec les Roynes & Princes de noſtre compagnie, nous auons entendu la guerre que vous faites l'vne contre l'autre. Parquoy deſirans vous mettre en amytie, nous vous enuoyons la belle du cheſſe Siriſie, laquelle vous dira de noſtre part, ce que luy auons dōnē en charge, vous prians la croire comme nous meſmes. Ainſi deſirans mettre fin à voſtre trauail, nous vous enuoyōs la paix, laquelle vous ne pouuez reſuſer, ny l'vne, ny l'autre, au moins ſi vous auez encores quelq̃ charitē de ſœurs deuant les yeux.

Lettre du Cheualier afronteur . au douziēme liure , chapitre. 66.

AVX treſexcellens Princes & Princeſſes de Grece, l'Afronteur des ruſes, ſeigneur des cauteſſes, chaſtieur des nonchalans, conſeillier des voyageurs, & trompeur des mieux conſeillez, ſalut vous enuoye, à fin qu'avec icelui vous puiſſiez maintenir en repos juſques à ce que vous ayez fait l'experience de mes ſtratagemes. Je ſuis ſorry de voſtre puiſſance, & me retrouve maintenant en la mienne, apres auoir eſtē autant bien traitē par les damoyſelles, comme j'ay delibere de les traiter, ſi quelque fois je les puis auoir en mon pouuoir, pour leur en rēdre la pareille. Ce qui me fait ſouhaiter, meſſeigneurs, de vous tenir bien toſt, tant que vous eſtes, entre mes mains: cōme je penſe qu'il auindra, ſi les propheties de mes dieux ne

AA 2 me

DV XII. LIVRE

me deçoient: car je trouue par icelles (& vous en souuienne, si bon vous semble) que bien tost les forces afronterelles, dompteront, par vne secreete imbofcade, la maison de Grece, & que les braues lyons du chenalier Liebastron seront subjuguez, & les forces de leurs ongles affoyblies, jusques à ce que le seigneur des ruses les remette en liberté par les obfcures nuées de son sçauoir, à sa grande gloire, & à la louënge de celuy, qui les fera iouyr de celle clemence, pour le guerdon de là rigueur passées: & en attendant celle guerre je vous enuoyray la paix, sans laquelle il est impossible de bien dresser ce qui est necessaire à vne armée.

*Lettre de Bruzarte Roy de Russie . au douziesme livre,
chapitre. 100.*

DOm Bruzarte, roy de Russie, confederé avec cent soixante Roys de l'Orient, par le conseil & diuine permissiõ de noz souuerains dieux, dedaignez de tant d'offenses, qui leur ont esté faictes par la maison de Grece, ayat tât de fois arrousé les capagnes du sang de leurs seruiteurs, & mis le feu dâs leurs Mosquées, ont maintenant assemblé leur armée ensemble: par ce que la fumée des réples brulez, comme sortant d'un encensoruë, est montée deuant les diuines maiestez, pour en requerir la vengeance, & a passé jusques dedans leur plus souuerain ciel Empirée. Parquoy nous auons ordonné, selon la puissance à nous octroyée de par les Dieux, que toute la maison de Grece passera au fil
de

de noz espées, & toutes leurs citez seront arses de noz flambeaux : à fin que puis apres les Russiens les facent de rechef rebastir, à la grād' gloire de leur vertu, & à l'honneur immortel de noz dieux : desquels inuoquans le nom, nous vous enuoyons signifier cest arrest, sans autrement vous aduertir du jour, ny de l'heure, que nous le mettrons à execution. Et à fin que vous luy aioustiez entiere croyance, nous l'auons signé de seings, & scellé de noz armes royales, & vous l'auons voulu enuoyer par ces creatures autant petites, comme celles, qui le doyuent executer, seront grandes. Et jusques à ce, nous prions noz Dieux, vous conseruer en santé pour vostre plus grande maladie : vous assurant qu'apres vne brieue paix, vous aurez vne longue guerre, en laquelle nous promettons aux grandes mers, & aux larges campagnes de les couvrir de noz armées, & les faire rougir de vostre sang.

Lettre à Dom Pierre de Acunnye Comte de Buendie : en laquelle est traité comme les Seigneurs doiuent gouverner leurs estatz ou Seigneuries. C'est vne notable lettre pour ceux qui nouuellement parviennent à grandes succeſſions.



Resillustre Seigneur, & Cheualier
Chrestien vostre vassal & mié amy.
Gonçale de Vregne me donna vne
lettre de vostre Seigneurie, par la-
quelle vo⁹ plaigniez de moy, disant
qu'il y a vn an, que ne vo⁹ ay veu, & six moys que

DV XII. LIVRE

ne vous ay escrit. Je vous aduerty, Seigneur, que suis tant empeché, & de mon naturel suis tant solitaire, que ce m'est peine visiter, & me fâche estre visité, non pource que l'on me visite, mais pource que l'on m'empeche. Le diuin Platon disoit. *Quod amici sunt fures temporis*. C'est à dire que les amys sont larrons du temps, & en cecy comme es autres sentences disoit il bien vray: pource qu'il y a des amys tant importuns en leurs visitations, & si tres prolises en leurs propos, que le temps, qui se perd avec eux, est plus mal employé, que le bien, que les Larrons nous desrobét. Nous autres Courtisans auons grand peine avec le grâd nombre de telz amys, lesquels assis sus vne chaire à leur ayse d'un grad loysir commenceront à parler, non pour vous demâder quelque doute de leur conscience: ou quelque histoire de la Sainte Escriture, mais plustost pour vo^r dire quelque nouuelle murmuration, disant, que le Roy ne signe, que le Conseil ne despeche, que les Tresoriers ne payent, que les fauoris cōmandent tout, que les Euesques ne font residence en leurs eueschés, les tresoriers desrobét, les juges dissimulent, les officiers composent, les gentils-hommes ne font que jouer, & leurs femmes que s'esgarer. Au moyen dequoy pouuez, Seigneur, penser, que reciter telz ou semblables propos à vn homme docte, & qui a plusieurs occupations, celuy est autant qu'un rompement de reposer joint aussi que pour prendre goust d'une murmuration doit estre mesdisant celuy, qui la recite, & meschant celuy qui l'escoute. L'on dit que le bon

Mar-

Marquis de Santillina disoit, que meschantes langues, & peruerfes aureilles, font que les murmures n'ont goust. Il y a en ceste Cour, tant d'hommes vagabonds, sans rien faire, & malins, que si Laurens Temporal estoit aussi bon maistre rafineur de draps, comme ilz sont bons ouuriers à tondre la vie de leur prochains : asseurement que nous donnerions plus, pour le raffinement de Segonie, que pour l'escarlate de Florence, Je dy cecy, Seigneur, à fin qu'ayez mon obliance, pour excusée & à ce que connoissiez ma complexion, laquelle ne se estend plus que de respondre quelque fois à ses amys, ou à leurs lettres. Dauant toutes choses je vous veux enuoyer le proficiat vobis ou congratulation de la sentence, qu'avez eue en vostre faueur, par laquelle vous a esté adjudgé la ville de Duegnas, & la Comté de Buendie, de laquelle ville & Comte je prie Dieu vous dōner la grace d'en jouir par plusieurs ans en bonne & entiere santé, & vous vueille donner aussi enfans de benediction à vous succeder. Car ce n'est pas petite facherie voir des estranges enfans, qui jouyssent des sueurs propres. Vous me mēdez par vostre lettre, que je prie Dieu, vous vouloir donner grace autant pour vous sauuer, que pour gouverner ce nouveau estat ? A cecy je respons, que ceux de Duegnas auront male fortune, filz ne doiuent estre mieux traitez, que mes oraisons seront acceptées de Dieu. Ne vous est il aduis, Seigneur, que moy estant Homme, Religieux, & Courtisan pecheur, j'aye assez dequoy prier pour mes peches, sans

AA 4

pren-

DV XII. LIVRE

prendre sus mes espaules les vostres ? Agreable est à Dieu l'oraison du juste: mais il s'esioit plus avec la correction du pecheur: parce que bien peu proufite la multiplication des oraisons de l'un, si l'autre n'amointrit ses pechez, & met correction à sa vie. Si vous, Seigneur, auez enuie de bien gouverner ceste Comte, commencez le gouvernement par vous mesme. Car il est impossible, que celuy sache gouverner vne Rep. qui n'a vn bon ordre à sa maison, & vn bon gouvernement en sa personne. Quand le Seigneur est prudent, chaste, sobre, arresté, pacifique, & qui est sur toutes choses bon Christien, tous ceux de sa maison, & Rep. le seront. Et si par fortune il y a quelque seruiteur, qui n'est tel, qu'il doit estre, & que cela n'est pas arriué aux oreilles du maistre, lon ne doit imputer cela au Seigneur. Certes n'est pas peu de gloire au maistre dans la maison duquel personne n'ose estre mauuais. Mais pour Dieu dites moy, à la maison, ou le maistre est ambitieux, gourmand, menteur, joueur, blasphemateur, & adultere, quel maistre d'hostel pourra donner ordre aux seruiteurs. Le courroux ou menaces des Seigneurs estonnent les seruiteurs: mais les bonnes ceures luy donnent cœur de bien faire. Et la raison est, que les seruiteurs & vassalz, qui sont à vn tel maistre, plustost fuyront les ceures, qu'il fait, que les propos qui leur tiendra. Semblable charge qu'a vn Abbé de ses moines, ou vn Prieur de ses freres, telle ou semblable doit auoir vn gentilhomme de ses seruiteurs & suiets. Car je n'estime qu'un Seigneur

face

face totalement son deuoir en bien payant ses seruiteurs, fil ne le contraint à estre vertueux. Chose lamentable à veoir est, qu'une pource Damoysele vesue enuoyra vn sié filz au seruice d'un Seigneur, lequel sera fort bien en ordre, bien monté, arresté, bien appris, & bon Chrestien. Et quand il reuiendra de son seruice, le pource jeune homme sera tout deschiré, ayant appris, à estre joueur, menteur, blasphemateur, & gourmand: tellement, qu'il eust mis eux valu à la pource mere que son filz fut mort, q de l'auoir enuoyé seruir. Soit donc la conclusion, qu'en telle sorte & maniere gouuerniez vostre personne, & ordonnez vostre maison, que voz seruiteurs & subietz ayent qui imiter, & les estrangers que louer.

Que le Chenalier doit estre agreable à Dieu, & enuers les hommes pitoyable.

IL Est premierement requis, qu'ayez tousiours en la memoire les biens, que Dieu vous a faitz, veu que pour vous donner ceste Comte, il a voulu priuer de vie Monsieur le Comte vostre frere, & Madame la Comtesse vostre belle sœur, ayant aussi desherité de l'hoirie vostre nièce, & permis qu'ayez eu sentence contre Monsieur l'Admiral: en sorte, que deuez remercier Dieu, non seulement de vous l'auoir donnée, mais aussi pour vous l'auoir depeschée, & pacifiquement arrestée. Soyez, Seigneur, asseuré que deuant Dieu tous les pechez sont griefz, mais celui d'ingratitude se tient pour tres-grauissime. Pource que Dieu ne veut rien, ne

AA 5

moins

DV XII. LIVRE

moins a il de rien besoin: ains veut que ne soyons point ingratz de ce, qu'il luy plait nous donner. Rendez donc grace à Dieu pour vous auoir fait, pour vous auoir rachapté, & pour vo^r auoir aydé. Que veritablement si tenez compte du reuenu de vostre Comté, & mettez ordre à vostre despence, pourrez bien seruir Dieu, & viure honorablement & magnifiquement. Et combien qu'elle vous couste beaucoup d'ennuys, dangers, travaux, & argent, ne vous persuadez point pour cela que l'auez eu par vostre diligence, mais plustost pensez, & confessez, que Dieu vous la donnée par sa misericorde: Car les victoires, & biens, que Dieu nous donne, nous les pouuons souhaiter, & demander: mais non point mériter. Remettez donc, Seigneur, à la memoire, que Dieu vous a osté de facherie, & vous a mis en repos: qu'il vous a osté de necessité, & vous a donné grandes richesses: vous a exempté de demander, & vous a pourueu pour en pouuoir donner: qu'il vous a exempté d'estre seruiteur, & vous a fait gros seigneur: tellement, qu'estes debiteur à Dieu non seulement du grand bien, qu'il vous a donné, mais aussi pource que de misere vous a osté. O que Dieu fait vn grand bien à celuy, auquel il a donné puissance pour pouuoir donner, & luy a osté la peine de rien demander! Car aux visages honteux, & aux cœur genereux n'a travail que si fort perse le cœur, comme est la crainte, qu'ilz ont de demander par necessité. Plutarque recite du grand Pompée, que luy estant malade en

Puzol

Puzol, & luy ayant dit ses medecins que pour sa conualescence luy estoit besoin manger de certains merles, que Consul Lucullus nourrissoit: j'ayme mieux mourir, respondit il, ou ne venir onc en conualescence, que les luy enuoyer demander. Car les Dieux n'ont point creé Pompée pour demander, ains pour donner. J'ay dit cecy, Seigneur, à fin que regardiez, que puis que Dieu vo⁹ a fait de si grandz biens, & que n'estes subiet à demander, ne soyez nonchalant de donner, & secourir, comme auez esté secouru. Car des biens, que Dieu nous dōne, n'en sommes pas seigneurs, mais dispensateus. L'office du paisant est labourer, celui du moyne est contempler, celui de l'auengle prier, celui de l'artisan de trauailler, celui du marchand trafiquer, celui de l'vsurier est garder, celui du poure de mander, & celui du Cheualier doit estre de donner. Car autrement le jour qu'il commencera à thesaurizer, & à beaucoup accumuler, ce jour mesme il mettra en criée sa renommée, joint aussi que les maisons des grandz seigneurs sont plus estimées pour les liberalités, qu'ilz font, que pour les grandz estatiz, qu'ilz ont. Aux maisons des grandz Seigneurs les freres, cousins, neueus, & autres parens, doiuent estre principalement fauorisez, & secourus en leurs necessités: en sorte qu'il n'ayent pour eux heure empechée, ne porte fermée. Bien est vray qu'il y a des freres, neueuz, & cousins si trefennuyeux, & si continuelz à demander, si importuns en leurs visitations, & si incōsiderez en leurs
pro

DV XII. LIVRE

propos, qu'ils donnent occasion à l'homme de se
 facher, & par mesmes de se courroucer: toutes-
 fois le remede pour ceux la est, les secourir en leurs
 necessités, & les esconduire de grande priuauté.
 Vous trouuerez à vostre Comté de vieux serui-
 teurs de feu vostre pere, & de vostre feu frere, & a-
 mys, & fauoris de vostre maison, ausquelz deuez
 monstrier à tous bon visage, leur respondre douce-
 ment, leur donner bonne esperance, & leur faire
 quelque bien: car si à ceux icy, estiez ingrat, vous
 tomberiez à l'indignation grande du peuple. Dôc
 entre ces seruiteurs, qu'auront seruy, trouuerez
 de vieux gentil-hommes, & pources escuyers, &
 aussi de pources femmes vefues, lesquelz ont eu de
 voz predecesseurs aucunes pensions, ou reuenu
 pour passer leur vie, en recompense des seruices,
 qu'ilz auront fait, aux quelz donnez vous garde
 de leur rien oster, ou diminuer: parce que vostre
 maison n'en augmente de gueres, & leurs feriez
 grâd faute: si qu'au lieu de prier Dieu pour vous,
 ilz luy demanderoient vengeance. Par quoy sans
 comparaison deuez auoir plus de crainte d'ou-
 trager les pources, que les riches: car le riche se ven-
 ge avec les armes, & le pource avec larmes. Trou-
 uerez en mesme à vostre Comté beaucoup de
 gens, qui vous diront que durant voz procès, il
 y a vn tel, & vn tel, qui tenoient l'vn pour vous
 & l'autre contre vous: & en tel cas ne faites gran-
 des enquestes, ne grand semblant, ne vous sou-
 cyant aussi de prendre aucune vengeance. Car
 les cœurs genereux ne se doiuent jamais tenir pour
inju-

injuriez, que de ses semblables : joint que seulement il est permis au seigneur chastier son vassal, mais non pas se venger de luy. Soit donc la conclusion en ce cas, & mon avis est tel, que vous oblyez les facheries, que lon vous aura faites par le passé, & vous recordiez des services, que lon vous fait de present, ne prenant point en haine personne de voz vassalz : car en cas de commun

& fait de liberté, celuy, qui semblera vous

seruir le mieux, sera possible ce-

luy, qui de meilleur

cœur vous ven-

dra.

A D I E V.

Fin de l'extraict des Amadis de Gaule.